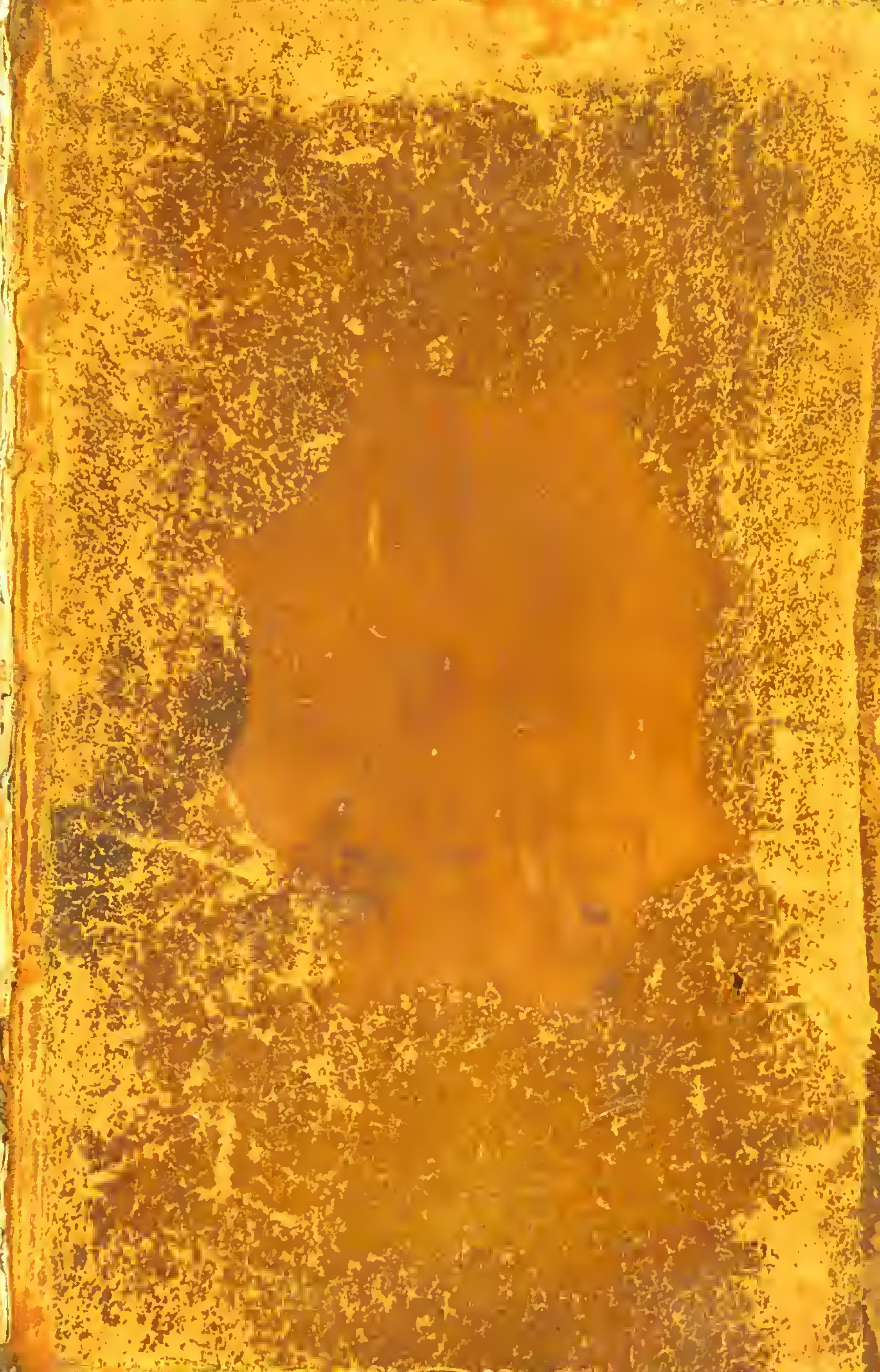
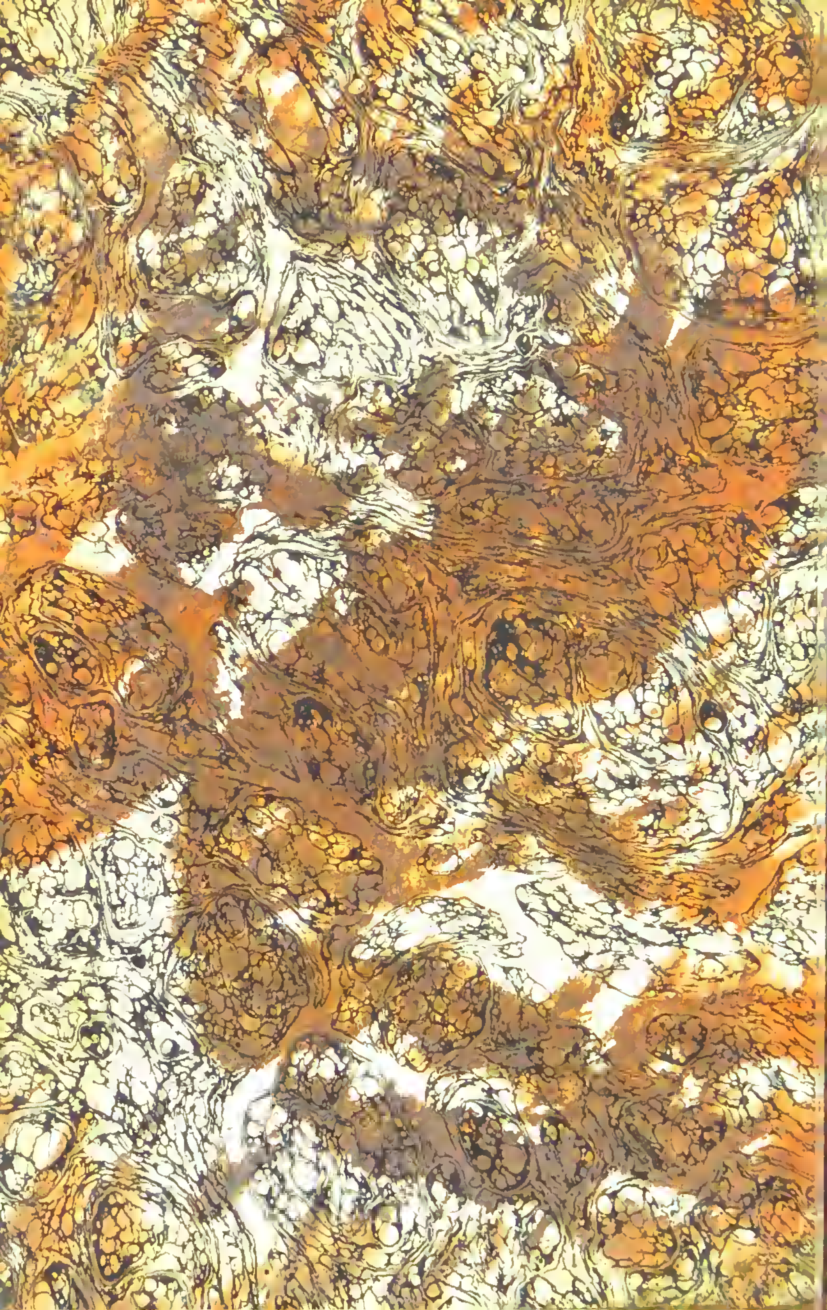
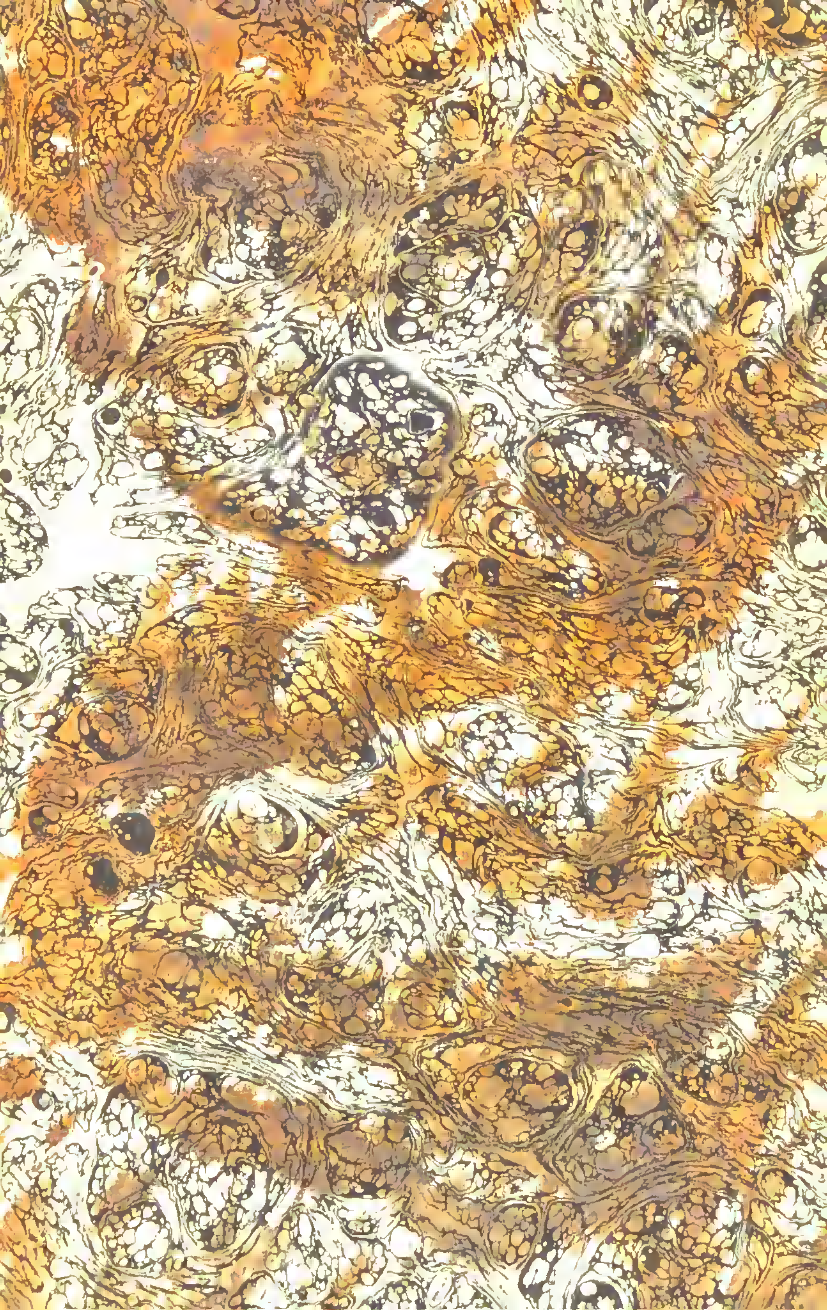
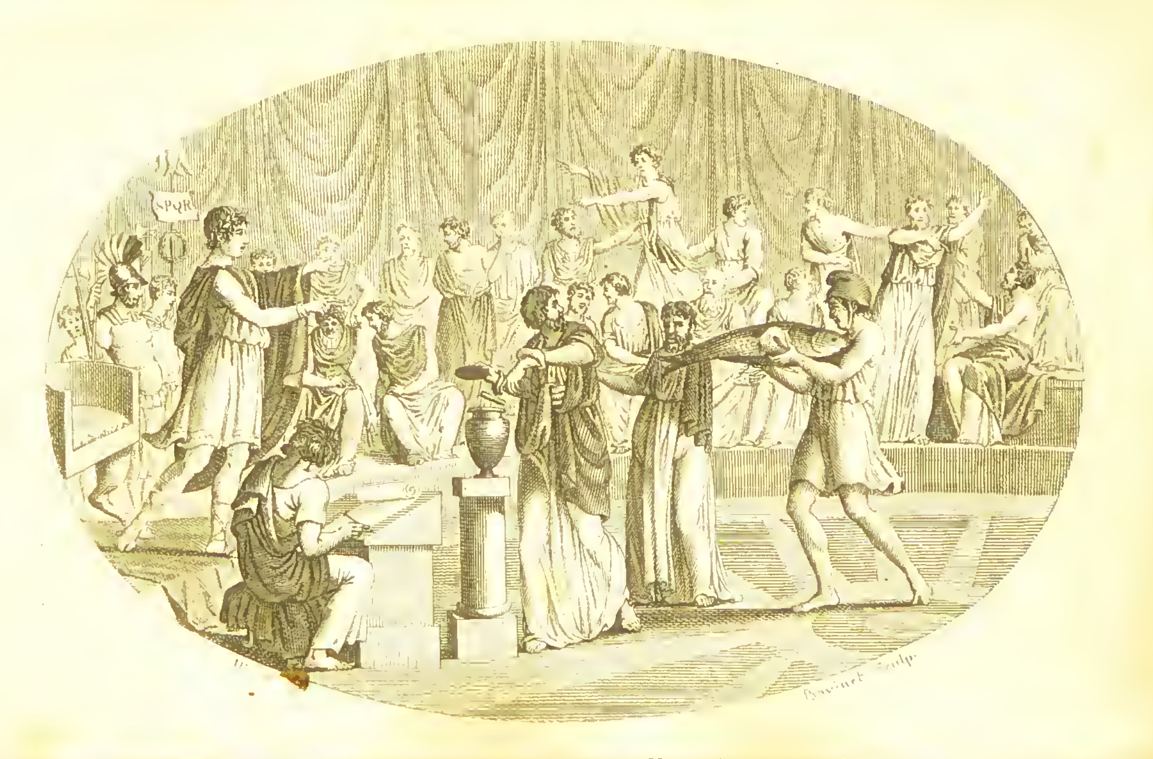








Le Sénat mit aux voix cette affaire importante.

LA GASTRONOMIE,

OU

L'HOMME DES CHAMPS

A TABLE,

Pour servir de suite à *l'Homme des Champs*

PAR J. DELILLE.



Seconde édition, revue et augmentée,

AVEC FIGURE.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1803. — (AN XI.)

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque nationale, conformément à la loi.

I...

ENVOI

A M[me]. LARCHER-D'ARCY.

TOUT est soumis à l'*art*, au moment où nous sommes.
Tant d'*arts* nous font beaucoup d'honneur :
Nous avons l'*art* du décroteur,
Et l'*art* de faire des grands hommes,
L'*art* de tondre et d'être tondu ;
Voire l'*art* du naturaliste....
L'*art* de plaire vous est connu ;
Celui d'aimer.... vous l'avez lu.

On travaille à l'*art* d'être triste....
L'*art de dîner* manquoit à cette liste:
Je vous l'adresse; et, grâces au talent
D'un poëte Gastronomiste,
Vous allez dîner en *artiste*....
Hélas! c'est dîner foiblement.

J. B......

AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Il est bien difficile de ne pas faire des mécontens, quand on entreprend de donner à dîner au public. Quelques personnes ont trouvé mon repas trop long, et quelques autres l'ont trouvé trop court. J'ai songé seulement à contenter ces dernières; car les premières étant maîtresses de s'arrêter au premier service, et même de n'en pas tâter du tout, elles ne peuvent être incommodées que par leur faute. J'ai

donc augmenté mon dîner de plusieurs plats nouveaux, que j'ai tâché d'accommoder de mon mieux. J'ai consulté les meilleurs cuisiniers, les artistes les plus distingués; j'ai dîné chez Véry, chez Rose, chez les frères Provençaux et autres, avec des amateurs et des beaux esprits qui m'ont aidé de leurs lumières, et avec qui je me suis enivré pour me perfectionner dans mon art. Du reste, j'ai lieu de me féliciter de ce qu'un assez grand nombre de personnes a bien voulu s'asseoir à ma table, et y prendre quelque plaisir. Je vois avec satisfaction que si on peut accuser la foiblesse de mon talent, on a du moins une très-grande estime pour la matière que j'ai traitée.

LETTRE

A

M. DELILLE A LONDRES.

Paris, premier avril 1802.

J'ai appris, monsieur, que vous avez bien voulu prendre votre part d'un dîner sans façon et sans cérémonie que j'ai donné au public. M. M.... m'a dit que vous n'aviez pas été trop mécontent de cette bagatelle. Je saisis avec empressement une occasion de vous remercier de votre indulgence. Quand on parle le langage des Dieux comme vous, on mérite d'être toujours assis à leur table, et on a le droit d'être infiniment difficile. Je n'ai pu vous ré-

galer que très-médiocrement, et je vous en demande pardon. Je n'ai pas la recette du nectar, de l'ambroisie et du dictame, dont on usoit dans l'Olympe ; je ne sais faire, ainsi que tant d'autres, que de la bouillie, passez-moi le terme : cela gonfle beaucoup et ne nourrit point. Cependant, votre délicieuse poésie vient de temps en temps nous empêcher de mourir d'inanition. Quant à moi, je la dévore toujours avec une nouvelle avidité; si l'admiration pouvoit faire un poëte, comme l'indignation en a fait *, j'oserois me flatter de le devenir.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération qui est due à votre personne et au plus beau talent poétique de notre siècle,

Votre très-humble serviteur,

J. B.......

* *Facit indignatio versum.*

JUVENAL.

LETTRE

A L'AUTEUR

DE LA GASTRONOMIE.

J'ai dévoré, mon cher ami, le poëme que vous avez eu la bonté de m'adresser sur l'Art de la Gueule, comme l'appelle le bon Montaigne. Vous avez fait un très-bel emploi de la poésie didactique, et c'est une bonne idée que celle de nous *enseigner à manger,* comme on nous a enseigné à aimer et à habiter la campagne. Je ne crains point d'avancer, à votre louange, que votre *Homme à Table* a un très-grand avantage sur *l'Homme des Champs*, sous le rapport du plan qui est la partie

essentielle. Je ne parle pas du sujet qui est bien meilleur sans contredit. L'histoire de la cuisine des anciens, ensuite votre repas composé d'un premier, d'un second service et du dessert, forment la matière d'un poëme on ne peut plus régulier, contre lequel je ne pense pas qu'il y ait rien à dire, à moins que l'esprit de parti ne s'en mêle. Mais il s'en mêlera, il ne faut pas en douter : vous devez bien croire que les marmitons de la littérature ne vous pardonneront pas vos succès. On ne fait pas impunément dans ce siècle-ci un ouvrage de l'importance du vôtre. On vous querellera avec acharnement sur des mots ; on ne vous fera pas grâce sur un hémistiche ; on ne vous saura aucun gré d'avoir élevé un monument utile au bonheur des hommes. Voilà les orages accoutumés de la république des lettres. Tout cela s'appaisera, il est vrai, quand vous serez mort ; et alors vous jouirez, à dater de votre enterrement, d'une gloire solide. En attendant, ne vous fâchez point. Quand on vous attaquera, répondez par un Poëme ; quand on reviendra à la charge, répondez par un autre Poëme, et ainsi de suite. Avec la facilité

que je vous connois, il n'y a rien que vous ne puissiez mettre en vers, jusqu'à l'art de planter des choux.

Vous saurez, mon cher ami, que dans mon enthousiasme, j'ai songé à mettre toutes vos leçons en pratique; mais je me suis d'abord apperçu que ma petite fortune ne me le permettoit pas : ce qui, je vous assure, m'a causé beaucoup de chagrin. J'aurois bien desiré avoir un *bon château dans l'Auvergne* ou *la Bresse*, ou les environs de Lyon, comme vous le conseillez très-bien, pour y faire bonne chère et y vivre à *gogo;* je sens combien cela eût été agréable pour moi. Hélas! il faut que je me borne à ma petite maison, et que je me passe d'un bon cuisinier, qui est une chose pourtant bien essentielle, comme vous le donnez à entendre. Il faudra que je me dispense aussi, ne vous en déplaise, de manger du poisson des deux mers, et de boire du Chambertin à mon ordinaire. Croyez qu'il m'en coûte beaucoup, mon cher ami, d'être dans l'impuissance de profiter de vos bons conseils, et que c'est une grande mortification pour

moi d'être réduit à faire, dans mon petit ménage, une chère très-médiocre, à côté d'un Poëme comme le vôtre, qui fait, comme on dit, *venir l'eau à la bouche.* Voilà comme vous êtes presque tous, messieurs les poëtes : vous dites des choses admirables; mais il n'y a pas moyen de faire comme vous dites. Cela n'empêche pas que je n'aye une très-grande estime pour tous ceux qui ont le talent de nous châtouiller agréablement l'oreille, et que je ne vous remercie bien sincérement, en mon particulier, de l'excellent dîner poétique que vous venez de donner au public, lequel dîner vous vaudra infailliblement dans la postérité le titre de *Restaurateur du Parnasse français.*

Je vous salue de tout mon cœur.

PRIÈRE DU SOIR
D'UN POËTE*.

Mon Dieu ! je suis si foible, si mince et si misérable, que j'ose à peine vous adresser ma prière et converser avec vous, quoique cela me soit ordonné par ma religion. Je me persuade difficilement que du haut de votre voûte éternelle, vous vouliez écouter mon petit filet de voix, et faire attention tous les jours, au milieu des mondes qui vous entourent, à un être qui n'a pas plus d'un mètre six cent cinquante-deux millimètres de haut, c'est-à-dire, environ cinq

* J'ai cru que cette prière, que j'ai adressée un jour au bon Dieu, ne seroit pas déplacée à la tête d'un Poëme

2...

pieds et un pouce. Cependant, je me suis quelquefois flatté, dans mon orgueil, que vous avez pu me remarquer, sur-tout depuis que je me suis mis dans les rangs des hommes qui parlent *le langage des Dieux:* c'est ainsi qu'on est convenu d'appeler la poésie, qui est, à la vérité, un langage sublime, parce que nous y employons des mots très-sonores et des tournures de phrases extraordinaires; mais je pense que vous n'avez jamais tenu un pareil langage. D'un autre côté, quand je considère que vous n'avez peut-être jamais pris garde, dans la foule des hommes qui ont passé sur la terre, à mes confrères Hésiode, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Boileau, Corneille et Racine, qui ont parlé cent fois mieux que moi le *langage* en question, je

rentre daus la confusion et l'humilité. Mais enfin, si, dans votre grandeur infinie, vous daignez vous intéresser *à mon infiniment petit* *, je vous prie de ne jamais me priver à un certain point du sens commun, quoiqu'on dise qu'il n'est pas bien nécessaire pour le métier que je fais. Accordez-moi assez de facilité pour que je ne sois pas obligé de chercher, le jour et la nuit, des hémistiches et des rimes, sans pouvoir en trouver quelquefois de bonnes ; ce qui fait que je suis souvent plus malheureux que si je travaillois aux mines, aux carrières ou aux cannes à sucre. Je vous supplie de m'inspirer de temps en temps quelques sujets neufs, afin que je ne me traîne pas

* Tout le monde connoît le systême des *infiniment petits* de Newton

ennuyeusement sur les pas des autres, et que je ne répète pas jusqu'à satiété ce qu'on a dit mille fois avant moi. Donnez-moi la force de supporter patiemment les bonnes ou mauvaises critiques, les chûtes et autres accidens auxquels sont sujets les gens de ma profession; faites aussi que je ne sois pas gonflé d'orgueil, et que je ne crève pas dans ma peau au moindre triomphe.

Je vais me coucher, mon Dieu, et je vous demande pardon de n'avoir fait autre chose dans ma journée qu'une vingtaine de vers alexandrins ou héroïques, dont j'ai fait lecture à tous ceux que j'ai rencontrés; ce qui les a un peu ennuyés, autant que j'ai pu m'en appercevoir. Je voudrois bien avoir une occupation plus utile; mais je sens que je ne pourrai jamais renoncer à mon petit

talent, qui est une espèce de maladie incurable. Ne me damnez pas pour cela, je vous prie, non plus que mes chers confrères en Apollon, qui font, en vérité, leur purgatoire dans ce bas monde, par les peines et les inquiétudes qu'ils se donnent sur le pavé de Paris, pour aller de-là à l'immortalité. Accordez-leur, en attendant, ainsi qu'à moi, de quoi vivre tout doucement sur la terre, où nous sommes presque toujours obérés, souffreteux, mal logés, errans et vagabonds, comme notre chef, le *divin* Homère, qui étoit aveugle par-dessus le marché. Faites-moi miséricorde, quoique je fasse vingt sottises par jour, tout en parlant emphatiquement de *vertu, de sagesse, d'humanité, de bienfesance, de grandeur d'ame*, et autres choses très-magnifiques dont je ne me sers

guère que pour la rime. Accordez-moi, s'il vous plaît, un sommeil tranquille, et empêchez-moi de rêver continuellement, comme je fais, aux neufs Pucelles, aux trois Grâces, à Vénus, Cupidon, Minerve, Saturne, Jupiter, Junon, Hébé, Ganimède, Diane, Pan, aux Driades, aux Amadriades, aux Faunes, aux Silvains, aux Zéphirs, à l'Aurore, au siège de Troye, au Scamandre, aux Grecs et aux Romains.... toutes choses dont je suis toujours obligé de parler de temps en temps dans mes poésies. Détournez-moi enfin des faux Dieux qui me détournent souvent de vous. Je ne crois qu'à vous seul, ô mon Dieu! quand je ne rêve pas, et je compte fermement sur l'immortalité, non pas en ma qualité de poëte, mais en ma qualité de chrétien. *Amen*

LA GASTRONOMIE

OU

L'HOMME DES CHAMPS

A TABLE,

POËME DIDACTIQUE EN IV CHANTS.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT PREMIER.

HISTOIRE DE LA CUISINE

DES ANCIENS.

Je ne suis point jaloux du poëte lyrique
Qui semble se nourrir de fleurs de rhétorique;

Qui, *plein de son sujet*. sans en être moins creux,
Parle souvent à jeun le langage des Dieux.
Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
Fasse à l'Homme des Champs applanir des montagnes,
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs:(1)
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.
Je me suis emparé d'une heureuse matière:
Je chante l'Homme à Table, et dirai la manière
D'embellir un repas; je dirai le secret
D'augmenter les plaisirs d'un aimable banquet,
D'y fixer l'amitié, de s'y plaire sans cesse....
....Et d'y déraisonner dans une douce ivresse.

Vous qui, jusqu'à ce jour, étrangers à mes loix,
Avez suivi vos goûts sans méthode et sans choix;
Qui, dans votre appétit réglé par l'habitude,
Ne soupçonnez pas l'art dont j'ai fait mon étude.

Ma voix va vous dicter d'importantes leçons :
Venez à mon école, ô mes chers nourrissons !

Dois-je invoquer un Dieu quand je puis me suffire,
Quand je sens mon sujet qui m'échauffe et m'inspire ?
Mais la Divinité qui préside aux festins,
Ici ne s'attend pas à d'injustes dédains.
Approche, Dieu joufflu de la mythologie ;
Comus, viens me montrer ta mine réjouie ;
Souris à mon projet, et protège mes vers :
Qu'ils soient dignes de toi *comme de l'univers.* (2
Je vais, dans mon ardeur poétique et divine,
Mettre au rang des beaux-arts celui de la cuisine.

Je ne parlerai point de ces malheureux temps
Où l'homme dédaignoit la culture des champs ;
Et, n'ayant d'autre abri que la voûte azurée,
Trouvoit toujours par-tout sa table préparée.

On n'attend pas de moi d'inutiles propos
Sur ces siècles obscurs trop voisins du chaos:
Je n'y remonte point, ce n'est pas ma méthode;
C'est assez d'en venir au siècle d'Hésiode,
Digne contemporain du poëte fameux
Qui chanta les Troyens, les grenouilles, les Dieux.

La cuisine pour lors négligée, avilie,
De prestiges flatteurs n'étoit pas embellie;
L'homme se nourrissoit sans art et sans apprêts,
Et le seul appétit assaisonnoit les mets.

Homère nous transmet des détails domestiques,
Mêlés avec génie à des faits héroïques.
Ces robustes héros, ces guerriers valeureux,
Dont nous savons par cœur les gestes merveilleux,
Qui commandoient la Grèce au gré de leurs caprice,
N'auroient point estimé nos coulis d'écrevisses.

Qui ne sait aujourd'hui qu'ils descendoient souvent
Au soin de préparer un grossier aliment?
La table de Patrocle et du fils de Pélée,
De plats multipliés n'étoit pas accablée :
Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton
Suffisoient au dîner des vainqueurs d'Ilion.
Ulysse fut, dit-on, régalé chez Eumée
De deux cochons rôtis qui sentoient la fumée.
Pour donner un repas plus honnête et plus beau,
Le fils de Télamon fit bouillir un taureau....

Le laitage, le miel et les fruits de la terre
Furent long-temps des Grecs l'aliment ordinaire.
En Asie, on connut des repas moins grossiers;
Et les Orientaux, plus savans cuisiniers,
Mélangèrent leurs mets d'une façon nouvelle,
Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle,

Employèrent le lard, exprimèrent des jus,
Inventèrent des mets jusqu'alors inconnus.

Les Perses cependant firent passer en Grèce
Leur luxe, leur cuisine et leur douce mollesse.
Mais à Lacédémone un homme vint à bout
D'arrêter les élans et les progrès du goût.
Un vieux législateur, du sang des Héraclides,
Osa donner un frein aux estomacs avides,
Régla les appétits, les soumit à la loi,
Et l'on ne put sans crime être à table chez soi.
Il fallut, en public, apporter son potage,
Sa farine, son vin, ses figues, son fromage,
Son brouet.... Ce brouet alors très-renommé,
Des citoyens de Sparte étoit fort estimé.
Ils se faisoient honneur de cette sauce étrange,
De vinaigre et de porc détestable mélange. (3

On dit, à ce sujet, qu'un monarque gourmand,
De ce breuvage noir, qu'on lui dit excellent,
Voulut goûter un jour. Il lui fut bien facile
D'obtenir en ce genre un cuisinier habile.
Sa table en fut servie. O surprise! ô regrets!
A peine le breuvage eut touché son palais,
Qu'il rejeta bientôt la liqueur étrangère.
« On m'a trahi, dit-il, transporté de colère.
» Seigneur, lui répondit le cuisinier tremblant,
» Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
» —Eh! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre?
» —Il y manque, Seigneur, si vous voulez permettre,
» Les préparations que vous n'emploîrez pas,
» L'exercice et sur-tout les bains de l'Eurotas. » (4

Athènes, si long-temps de la gloire amoureuse,
Fit fleurir tous les arts dans son enceinte heureuse.

On n'y négligea point le talent séducteur
De compliquer un mets pour le rendre meilleur.
Des hommes précieux, doués d'un vrai génie,
Surent à la cuisine appliquer la chimie;
Et, hardis novateurs, trouvèrent les moyens
D'aiguiser l'appétit de leurs concitoyens.
Sur les productions de la terre et de l'onde,
On les vit exercer leur science profonde,
Offrir dans un ragoût mille objets peu connus,
Étonnés de se voir mêlés et confondus.
Plusieurs, à ce sujet, ont écrit des volumes;
L'un y traite des chairs, un autre des légumes;
L'autre des farineux, des herbes et des fruits.
Dirai-je les auteurs de ces rares écrits?
Dirai-je Mitœcus, Actidès, Philoxène, (5
Hégemon de Thasos et Timbron de Mycène?

Archestrate sur-tout, poëte cuisinier, (6
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier?....
Je chante, comme lui, la cuisine, la table. (7
Hélas! il s'est acquis une gloire durable.....
Et moi...puis-je compter *sur nos derniers neveux*,
Refuge accoutumé des auteurs malheureux?

De maints objets divers on connut l'amalgame;
On unit le cumin, l'origan, le césame,
Le thym, le serpolet, mille autres végétaux;
On farcit les poulets, les dindons, les agneaux.
Léon accommoda de diverses manières
Et le poisson des mers, et celui des rivières.
Le congre, le glaucus, le pagre, les harengs
Farcis, dénaturés, devinrent succulens....

Je ne m'étendrai point sur les sauces nombreuses,
Les coulis variés et les farces heureuses

Qu'inventa le génie éclairé par le goût.
Théarion brilla dans les pâtes sur-tout: (8
Sous ces doigts délicats les farines pétries
Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.
Des Cappadociens il apprit le secret
De faire des gâteaux aussi blancs que le lait,
D'y mêler avec art le miel du mont Hymète,
Ce miel chéri des Grecs, que la terre regrette,
Que l'abeille aujourd'hui cherche envain dans ces lieux
Abandonnés de Flore et méprisés des Dieux.

La grâce, l'industrie et la délicatesse
Présidèrent alors aux festins de la Grèce.
On y nommoit un roi: ses fortunés sujets (9
Osoient bien rarement enfreindre ses décrets.
Son règne étoit fort doux: il régloit le service,
Gourmandoit quelquefois la licence et le vice,

Faisoit boire : il étoit sévère sur ce point.
Celui qui buvoit mal, ou qui ne buvoit point,
Renvoyé par son chef, alloit loin de la table
Expier les refus d'un estomac coupable....

Qui peut parler des Grecs, sans parler des Romains,(10
Peuple-roi qui long-temps a réglé les destins
De cent peuples divers qu'il rendit tributaires?
Il abjura bientôt ses coutumes grossières;
Ne choisit plus ses chefs parmi les laboureurs,
Sur les lois de Numa ne régla plus ses mœurs.
Des hommes enrichis de dépouilles immenses
Durent à leur fortune égaler leurs dépenses.
Le règne des Tarquins, agité, malheureux,
N'en vit pas moins fleurir un art ingénieux.

Entre tous les consuls et les héros de Rome,
J'apperçois Lucullus.... Au nom de ce grand homme,

Saisi d'un saint respect, je fléchis les genoux;
J'admire sa fortune, et j'honore ses goûts.
Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,
Mais l'illustre gourmand du salon de Diane(11
En vain il a vaincu Mithridate, Amilcar,
Vu les rois de l'Asie enchaînés à son char.
Qu'importe en Lucullus le général d'armée?
Il doit à ses soupers toute sa renommée.(12
Cicéron et Pompée, admis à sa faveur,
Ont pu de ses repas accuser la splendeur.

Il étoit seul un jour : un cuisinier propose,
Au moment du souper, d'en ôter quelque chose :
Tant de mets, répond-il, ne sont pas superflus;
Lucullus aujourd'hui soupe chez Lucullus.
Rassasié d'honneurs, usé pour la victoire,
Il mit à ses festins son étude et sa gloire.

La terre lui fournit, de l'aurore au couchant,
De ses productions le tribut succulent.
A l'art de sa cuisine elles furent soumises,
Et l'Europe lui doit les premières cerises....[13]
 C'est alors que l'on vit des écuyers tranchans
Et des maîtres-d'hôtel au service des grands.
Alors les cuisiniers, riches par leurs salaires,
Ne furent plus comptés au rang des mercenaires;
Considérés, chéris dans leur utile état,
Ils marchèrent de pair avec le magistrat.
Des ragoûts les plus fins, Marc-Antoine idolâtre,
Au sortir d'un dîner, donné pour Cléopâtre,
Ivre de bonne chère et grand dans ses amours,
Fit présent d'une ville avec ses alentours,
A l'artiste fameux qui traita cette reine:
Présent digne en effet de la grandeur romaine.

A plusieurs plats nouveaux, d'un goût très-recherché
Le nom d'Apicius fut long-temps attaché;
Il fit secte, et l'on sait qu'il s'émut des querelles
Sur les Apiciens et leurs sauces nouvelles.(14

On connoît l'appétit des empereurs romains,
Leur luxe singulier, leurs énormes festins.
Dans un repas célèbre, on dit qu'un de ces princes
Mangea le revenu de deux grandes provinces.
Vitellius, malgré son pouvoir chancellant,
De son règne bien court profita dignement.
Rien ne peut égaler la merveilleuse chère
Qu'en un jour d'appareil il offrit à son frère.
On y vit, s'il faut croire à ces profusions,
Plus de sept mille oiseaux et deux mille poissons:
Tout y fut prodigué. L'excessive dépense
Du fils d'Ænobardus passe toute croyance.

Je sais qu'il fut cruel, assassin, suborneur,
Mais de son estomac je distingue son cœur.
Il se mettoit à table au lever de l'aurore;
L'aurore, en revenant, l'y retrouvoit encore.
Claude, foible héritier du pouvoir des Nérons,
Préféroit à la gloire un plat de champignons. (15
Tibère, retiré dans les îles Caprées,
N'y changea pas ses mœurs, des Romains abhorrées.
Caligula fit faire un repas sans égal
Pour son Incitatus, très-illustre cheval. (16
Je ne puis oublier l'appétit méthodique
De Géta, qui mangeoit par ordre alphabétique.
   Domitien un jour se présente au sénat:
« Pères conscrits, dit-il, une affaire d'état
» M'appelle auprès de vous. Je ne viens point vous dire
» Qu'il s'agit de veiller au salut de l'empire;

» Exciter votre zèle, et prendre vos avis
» Sur les destins de Rome et des peuples conquis;
» Agiter avec vous ou la paix ou la guerre :
» Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous taire.
» Il s'agit d'un turbot; daignez délibérer
» Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer. »
Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante. (17

Je pourrois m'emparer, pour enrichir mes chants,
De mille traits connus non moins intéressans;
Je pourrois compulser d'innombrables chroniques : (18
Laissons, pour aujourd'hui, les cuisines antiques.....
J'ai dû parler des Grecs, et citer les Romains;
Mais ce n'est pas assez pour mes contemporains.
Il faut, il en est temps, que notre siècle dîne;
Les poëtes ont trop dédaigné la cuisine.

Sans doute ils auroient cru, jusque-là s'abaissant,
Déshonorer leur muse, avilir leur talent;
Les routes d'ici bas sont à peines connues
A leur noble Apollon qui se perd dans les nues :
Superbes écuyers, sur Pegase montés,
Ils habitent l'Olympe ou les grandes cités.
Pour moi, paisible ami des demeures agrestes,
Je dois borner ma muse à des sujets modestes.

Delille, dans ses vers nobles, harmonieux,
A fait de la campagne un tableau précieux;
Il peint l'homme entouré de ruisseaux, de prairies,
Promenant dans les bois ses douces rèveries;
Le loto, le trictrac l'attendent au retour.
J'admire ces plaisirs d'un champêtre séjour;
Mais je ne vois jamais l'homme des champs à table.
Réparons, s'il se peut, cet oubli condamnable.

Puissent tous mes lecteurs, approuvant mon projet,
Pardonner à mes vers, en faveur du sujet !

FIN DU PREMIER CHANT.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT SECOND.

LE PREMIER SERVICE.

Vous qui vous nourrissez, au printemps de vos jours,
De tendres sentimens, de folâtres amours;
Vous n'éviterez pas, aux pieds de vos maîtresses,
Les noires trahisons de ces enchanteresses

Qui, sur le chevet même où dort la volupté,
Rèvent la perfidie et l'infidélité.
Vous vous consumerez en vaine jalousie;
Vous prendrez à témoins, dans votre frénésie,
Ces arbres confidens des sermens les plus doux :
Ces arbres sur leurs pieds sécheront moins que vous.
Venez vous confier au plaisir que je chante;
Il ne trompera point vos desirs, votre attente:
Doux plaisir qu'un besoin sans cesse renaissant
Rend toujours plus aimable et toujours plus piquant.
Celui dont la vieillesse a ridé le visage,
Revenu des erreurs qui charmoient son jeune âge,
Au spectacle des mets préparés sous ses yeux,
Donne avec complaisance un sourire amoureux;
Il s'anime; à sa table abondamment servie,
Il semble retrouver sa jeunesse et sa vie.

Ce coupable assassin que le supplice attend,
Demande encore une heure, et va mourir content,
Si ses gardes, touchés de son humble prière,
Ajoutent quelque chose au pain de sa misère.
L'infortuné savoure, aux portes du trépas,
Les dernières douceurs de son dernier repas:
Inutile aliment, stérile nourriture,
Qui ne remplira pas le vœu de la nature!

Je ne conseille point à mes contemporains
Les repas monstrueux des Grecs et des Romains;
Je suis loin de leur faire aujourd'hui le reproche
De ne pas mettre encor des taureaux à la broche:
Morceau digne en effet d'un siècle trop glouton,
Ou digne des héros du curé de Meudon.
A quoi nous serviroit l'appareil formidable
De ces plats sous lesquels succomboit une table?

Je le sais, d'autres temps amènent d'autres mets;
Ce sujet me conduit à de justes regrets.
Hélas! nous n'avons plus l'estomac de nos pères.
Il en faut convenir : les *progrès des lumières*,
Et de la vérité, la hauteur des esprits,
Semblent avoir changé nos premiers appétits....
Bons humains du vieux temps, race d'hommes robustes,
Notre siècle vous fait des reproches injustes
Sur vos antiques mœurs : notre siècle a grand tort.
Je dois en convenir, vous n'aviez pas encor
Atteint l'âge avancé de la mélancolie; (19
Mais vous digériez bien, et je vous porte envie.....
Peut-être m'égaré-je en de vagues récits :
J'aborde les conseils que ma Muse a promis.

Voulez-vous réussir dans l'art que je professe?
Ayez un bon château dans l'Auvergne ou la Bresse,

Ou près des lieux charmans d'où Lyon voit passer
Deux fleuves amoureux tout prêts à s'embrasser,
Vous vous procurerez, sous ce ciel favorable,
Tout ce qui peut servir aux douceurs de la table.

En formant la maison dont vous avez besoin,
Au choix d'un cuisinier mettez tout votre soin.
Voilà l'homme important, l'artiste bien utile
Qui fera fréquenter et chérir votre asile,
Et par qui vous verrez votre nom respecté,
Voler de bouche en bouche, à l'envi répété!
Avant qu'il soit à vous, sachez ce qu'il sait faire;
Étudiez ses mœurs, ses goûts, son caractère;
Faites cas de celui qui, fier de son talent,
S'estime votre égal, et d'un air important[20]
Auprès de son fourneau que la flamme illumine,
Donne avec dignité des lois dans sa cuisine;

Qui dispose du sort d'un coq ou d'un dindon,
Avec l'air d'un sultan qui condamne au cordon.
Sa contenance est grave, et sa mine farouche;
Mais il aime la gloire, et l'éloge le touche.
De son art qu'il estime, implorez le secours;
Et, pour vous l'attacher, tenez-lui ce discours:
« Écoute, mon ami; déjà la renommée,
» Que je n'appelle point une vaine fumée,
» M'a vanté ton mérite, et conté tes exploits:
» Sois chef de ma cuisine, et donnes-y des lois.
» Deviens, dès aujourd'hui, mon arbitre, mon guide;
» A mon plus doux besoin, que ton savoir préside;
» Ordonne en souverain; taille et tranche à ton gré;
» Que par toi mon dîner tous les jours préparé,
» Enchaîne à mon couvert, par d'aimables prestiges,
» Mes volages amis charmés de tes prodiges.

» En savourant les mets qui leur seront offerts,
» Qu'ils vantent mon esprit et mes talens divers;
» Que j'entende admirer mes moindres reparties,
» A peine de ma bouche à la hâte sorties......
» Que je puisse toujours, après avoir dîné,
» Bénir le cuisinier que le ciel m'a donné......»

C'est ainsi qu'excitant sa ferveur et son zèle,
Vous vous concilîrez un serviteur fidèle,
Qui, plein d'un noble orgueil, fera de plus en plus
Triompher dans ses mains le sceptre de Comus.(21)

Vous allez l'éprouver. Déjà dans votre asile
Je vois les conviés arriver à la file;
Je lis dans leurs regards le desir prononcé
De jouir du festin qui leur est annoncé.
Ils pressent par leurs vœux la cuisine tardive:
On s'y hâte pourtant; la flamme la plus vive

Brille au sein du foyer et des fourneaux brûlans,
Où cuisent à-la-fois trente mets différens.
Une épaisse fumée y noircit l'atmosphère :
On respire à la ronde une odeur salutaire.
Autour du cuisinier on redouble d'ardeur;
Des marmitons craintifs, haletans de chaleur,
S'embarrassent l'un l'autre, et suffisent à peine
Aux soins multipliés que le service entraîne.
Mais leur chef, toujours calme, et fier d'être attendu,
Ne s'inquiète point, car il a tout prévu.

Décorez cependant dans un goût convenable
L'asile où vous goûtez les plaisirs de la table.
Que des groupes saillans de fruits et d'animaux,
Offrent à vos regards d'intéressans tableaux.
Je préfère Snyders, grand peintre de cuisine,
A tous ceux qu'a formés l'école florentine.

C'est ainsi que Mercier, dans un sage discours
Contre l'art des Rubens, déclamant de nos jours,
Aimoit mieux d'un gigot la fidelle peinture,
Que l'imitation de la belle nature.

Ne vous permettez pas de dîner tous les jours
A l'heure où le soleil a terminé son cours: (22
L'estomac en gémit. Par un abus coupable,
Les soupers sont proscrits; on déserte la table,
On ne vit qu'à demi. Laissez ce procédé
A celui qui, réduit au *tiers consolidé*,
Couché sur le grand livre en tristes caractères,
Se soumet par prudence à des jeûnes austères.
Pour vous, que rien ne force à des privations,
Que le fils de Cérès a comblé de ses dons,
Qu'à midi tous les jours une cloche argentine
Vous appelle au banquet que Comus vous destine.....

Qu'entends-je ! Tout Paris contre moi soulevé,
Me renvoie au village où je fus élevé......
Ah ! j'y saurai braver un dédain qui m'honore :
J'y vole, et j'ai dîné quand Paris dort encore.

Qu'après le crépuscule un souper copieux
Vous prépare au sommeil, et vous ferme les yeux.

D'un utile appétit munissez-vous d'avance ;
Sans lui vous gémirez au sein de l'abondance.
Il est un moyen sûr d'acquérir ce trésor :
L'exercice, messieurs, et l'exercice encor.
Allez tous les matins sur les pas de Diane,
Armé d'un long fusil, ou d'une sarbacane,
Épier le canard au bord de vos marais ;
Allez lancer la biche au milieu des forêts ;
Poursuivez le chevreuil s'élançant dans la plaine ;
Suivez vos chiens ardens que leur courage entraîne :

Que, si vous n'avez pas les talens du chasseur,
Allez faire visite à l'humble laboureur;
Voyez sur son pallier la famille agricole,
Que votre abord enchante, et votre aspect console;
Ensuite, parcourant vos terres, vos guérêts,
Du froment qui végète admirez les progrès;
Maniez la charrue, et dirigez ses aîles;
Essayez de tracer des sillons parallèles;
Partagez sans rougir de champêtres travaux,
Et ne dédaignez pas ou la bêche ou la faux;
Facilitez le cours d'une onde bienfaitrice
Dans vos prés desséchés par les feux du solstice;
Montez sur le coursier impétueux, ardent,
Qu'a respecté le fer d'un scapel flétrissant:
Dans les champs que le soc a marqués de sa trace,
Domptez ses mouvemens, réprimez son audace.....

Vous obtiendrez alors cet heureux appétit,
Et reviendrez à table en recueillir le fruit.

Je n'entreprendrai pas de faire l'étalage
Des innombrables mets dont on peut faire usage.
Ma Muse réservée, et sage en son projet,
Ne traitera qu'en grand un fertile sujet.
Aux esprits relevés, trop jalouse de plaire,
Elle dédaigne ici de parler au vulgaire.
O vous, que mes leçons n'auront point satisfaits,
J'ose vous renvoyer *au Cuisinier Français,*
Au trésor de Comus, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,
Qui pense avoir atteint le secret de son art
Quand il sait apprêter une omelette au lard! (23

Je vois sur votre table arriver le potage;
D'une chère excellente il est l'heureux présage.

Qu'il soit gras, onctueux, et sente le jambon;
Que des sucs végétaux colorent son bouillon;
Qu'il soit environné d'une escorte légère
De hors-d'œuvres brillans, dont l'effet nécessaire
Est d'ouvrir l'appétit et d'exciter les sens.
Gardez-vous d'abuser de ces premiers momens,
Et ne vous livrez point aux trompeuses amorces
D'un avide besoin qui trahiroit vos forces;
Préludez doucement aux plaisirs du repas;
Tel qu'un sylphe léger, voltigez sur les plats;
Imitez du frêlon le volage caprice:
Il va de chaque fleur caresser le calice.
Discret et réservé, s'il dépouille leur sein,
A peine laisse-t-il la trace du larcin.
Il ne s'arrête point sur la rose nouvelle:
Hélas! avec douleur il se sépare d'elle;

Mais il sait à propos modérer ses desirs,
Et garde un sentiment pour de nouveaux plaisirs.

Avec pompe déjà paroissent les entrées.
Qu'elles soient proprement, largement préparées;
Qu'un suave parfum sortant de leurs coulis,
Laisse entr'elles long-temps le convive indécis.

J'aime à voir, au milieu de ce brillant cortège,
Un énorme aloyau que d'abord on assiège;
La poularde au gros sel, la tourte au godiveau,
Une tête farcie, un gigot cuit à l'eau.....
J'ai chanté le gigot dans un temps plus prospère : (24
De mon amour pour lui je fis l'aveu sincère;
J'ose le faire encor : la misère du temps
Ne m'a point détourné de mes premiers penchans....
Je sais que Pythagore, et Plutarque, et mille autres,
De mes goûts, sur ce point, ne sont pas les apôtres;

Et que, s'intéressant au sort des animaux,
Ils voudroient nous réduire aux simples végétaux.
Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante
Qui livre au coutelas sa tête caressante;
Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas:
Leur fausse humanité ne m'en impose pas.(25
Certes, à ce sujet, leur morale est fort douce:
Un sang vil répandu les touche, les courrouce;
Mais je les vois par-tout encenser les guerriers
Qui du sang des mortels composent leurs lauriers.

Que j'aime cependant l'admirable silence
Que je vois observer quand le repas commence!
Abstenez-vous sur-tout de ces discours bourgeois,
Lieux-communs ennuyeux, répétés tant de fois:
« Monsieur ne mange point; monsieur est-il malade?
» Peut-être trouvez-vous ce ragoût un peu fade:

» J'avois recommandé de le bien apprêter :
» Celui-ci vaudra mieux; ah! daignez en goûter,
» Où vous m'offenserez. La saison est ingrate :
» On ne sait que donner, messieurs; mais je me flatte
» Que si j'ai quelque jour l'honneur de vous revoir,
» J'aurai tous les moyens de vous mieux recevoir.»
Faites preuve d'usage et de délicatesse.(26

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse;
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté
Ne soit en son chemin par un autre heurté.(27

Vous devez accueillir cet adroit parasite
Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.
A peine savez-vous sa patrie et son nom :
Au rang de vos amis il se met sans façon.
Il vous aime en effet, *vous chérit, vous honore*,
Et paie en complimens les morceaux qu'il dévore :

Son heureux appétit vous amuse et vous plaît. (28

N'associez jamais aux plaisirs d'un banquet
Ces êtres délicats et valétudinaires,
Qui, du Dieu d'Épidaure esclaves volontaires,
Sont toujours à la diète et toujours trop prudens,
N'osent pas se livrer à des goûts innocens.
Le bien de leur santé les occupe sans cesse;
Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse.
Ce gibier est trop lourd, et cet autre mal sain; (29
Telle chose convient ou nuit au corps humain.
Ils savent, sur ce point, s'appuyer de sophismes,
Et du docteur de Cos citer les aphorismes.
En se privant de tout, ils pensent se guérir,
Et se donnent la mort par la peur de mourir.

Mortels infortunés, que Comus mésestime,
Allez bien loin de nous suivre votre régime,

Et ne revenez plus, convives impuissans,
Jeûner près de l'autel où brûle notre encens!

O vous, dont la santé robuste, florissante,
Des plus riches festins peut sortir triomphante,
Approchez, c'est à vous d'embellir nos banquets:
De mon art bienfaisant sachez tous les secrets.
Je ne vous tairai rien. Si par fois on vous prie
A dîner sans façon et sans cérémonie,
Refusez promptement ce dangereux honneur:
Cette invitation cache un piège trompeur.
Souvenez-vous toujours, dans le cours de la vie,
Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

FIN DU SECOND CHANT.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

LE SECOND SERVICE.

J'AI souvent regretté les asiles pieux
Où vivoient noblement ces bons religieux,
Qui depuis affranchis de leurs règles austères,
Se sont vus dépouillés par des lois trop sévères.

Il faut bien convenir qu'elles avoient ce droit.
Je vous aimois sur-tout, enfans de saint Benoît,
De Cluny, de Saint-Maur heureux propriétaires :
J'admirois vos palais, vos temples et vos terres;
Vos superbes moissons, vos immenses forêts,
Que ne dévastoient point des travaux indiscrets;
Vos soins réparateurs, la sagesse, le zèle
Qui rendoient à vos vœux la fortune fidèle.
Je sais qu'on a prouvé que vous aviez grand tort.
Que ne prouve-t-on point quand on est le plus fort!
N'importe, recevez l'hommage de ma Muse.
Un intérêt bien cher doit être mon excuse.
J'avois un bon parent dans votre ordre élevé,
Un oncle que le ciel m'a trop vîte enlevé.
Respectable prieur, commandant à ses frères,
Il n'abusa jamais de ses droits temporaires.

Il aimoit les mondains, se plaisoit avec eux :
Le monde n'étoit point un enfer à ses yeux.
J'ai souvent visité son brillant réfectoire ;
Là, Comus triomphant, présidoit avec gloire ;
Là, tous les biens exquis qu'enfante l'univers,
Les hôtes des forêts, des fleuves et des mers,
Recueillis par des mains généreuses, actives,
S'unissoient à l'envi pour charmer les convives.
Là j'ai pu, jeune encore, et brillant de santé,
Jouir avec délice et sensualité.....
Retraite du repos, des vertus solitaires,
Cloîtres majestueux, fortunés monastères,
Je vous ai vus tomber, le cœur gros de soupirs,
Mais je vous ai gardé d'éternels souvenirs !

S'il est un rôle noble, et bien digne d'envie,
Un agréable emploi dans le cours de la vie,

C'est celui d'un mortel qui fait en sa maison
Les honneurs de sa table en digne Amphytrion;
On dévore les mets que sa grâce assaisonne :
Des regards caressans fixés sur sa personne,
Semblent lui demander de nouvelles faveurs;
Sa généreuse main captive tous les cœurs.

Mes amis, si jamais Plutus que j'importune,
M'accorde le bienfait d'une grande fortune,
Je la veux consacrer à nourrir l'amitié :
Je prétends qu'avec moi, tous les jours de moitié,
Vous ne me quittiez point; que ma table chérie
Devienne l'heureux gage et le nœud qui nous lie.
Du nectar de Vougeaux vous serez abreuvés,
Et des vins de mon crû constamment préservés.
Tous les jours mes valets et mes coursiers agiles
Feront contribuer les campagnes, les villes;

Visiteront Genève et le lac du Bourget;
Iront jusqu'aux deux mers rechercher le rouget.
Les primeurs du printemps avec art rassemblées,
Dans ma serre à grands frais braveront les gelées;
Je pourrai tous les ans, dans le sein des hivers,
En dépit des frimats, vous offrir des pois verts.
Le Cuisinier Français, qui n'est pas un bon livre,
Nous offre quelquefois des maximes à suivre.
J'emprunterai de lui ce refrein bien connu:
Servez chaud. Sur ce point l'auteur m'a prévenu:
Le ragoût le plus fin que l'art puisse produire,
S'il est froid et glacé, ne sauroit me séduire.....
Faites que vos amis, pleinement satisfaits,
En sortant de chez vous ne se plaignent jamais.
De leurs goûts différens appercevez la trace:
L'un préfère la cuisse, un autre la carcasse.

Offrez en général les aîles du poulet,
Le ventre de la carpe, et le dos du brochet.
Observez dans vos dons une exacte justice.
Ne favorisez point par orgueil ou caprice,
Tel homme plus puissant ou plus considéré
Qui voudroit jouir seul d'un morceau préféré.
Ah! si l'égalité doit régner dans le monde,
C'est autour d'une table abondante et féconde;
Là, sous le même empire et sous les mêmes lois,
Les enfans de Comus ont tous les mêmes droits.

Sur les premiers objets d'une chère brillante,
Vous avez appaisé votre faim dévorante.
La scène va changer. Des valets empressés
Enlèvent les débris que vous avez laissés.
D'un instant de repos faites un digne usage;
Le moment est venu de parler davantage.

Partant, faites briller vos convives charmés
Par de petits discours adroitement semés,
Qui fassent ressortir les phrases les plus sottes.
La cuisine fournit d'heureuses anecdotes.
Ajoutez quelques traits, à ceux que j'ai tracés,
Sur les progrès de l'art dans les siècles passés.
Citez des faits heureux, recherchez dans l'histoire
Des Grecs et des Romains, d'éternelle mémoire.
Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,
Dans un vase grossier fesoit cuire des pois, (30
Lorsque les envoyés d'une foible puissance
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.
Citez, pour vous donner un air plus érudit,
La loi qui des Romains condamnoit l'appétit;
Cette loi *famia* bizarre, impolitique; (31
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.

Racontez qu'un barbot dans Rome fut payé
Plus de deux cents écus : argent bien employé,
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,
Qu'il ne répondoit plus du salut de l'empire. (32
Ajoutez que dans Naple un généreux tyran
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisan. (33
Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque ;
Ils présentent des faits bien dignes de remarque. (34
Sur-tout, si vous voulez charmer vos auditeurs,
Racontez les exploits de quelques gros mangeurs. (35
Confondez, sur ce point, la raison étonnée.
Albinus engloutit dans une matinée
De quoi rassasier vingt mortels affamés.
Phagon fut en ce genre un des plus renommés ;
Son estomac passa la mesure ordinaire:
Tel qu'un gouffre effrayant que nous cache la terre,

Il fesoit disparoître en ses rares festins,
Un porc, un sanglier, un mouton et cent pains.

C'est ainsi que mettant à profit la science,
Vos amis attendront avec impatience
Le service nouveau qui leur est destiné.
Il arrive : déjà le signal est donné.
Des rôtis imposans ont la première place.
Sans doute ils sont le fruit de votre heureuse chasse.
Vous pouvez expliquer par quel art assassin,
Vous avez débusqué ce timide lapin ;
Comment cette perdrix, dans sa fuite imprudente,
Est tombée à vos pieds, éperdue et sanglante ;
Comment a succombé ce lièvre malheureux,
Malgré les vains détours de son train sinueux....

De nombreux entremets, rangés en symétrie,
Entourent le gibier, la poularde rôtie.

Proscrivez cependant ces fastueux plateaux
Brillans colifichets enrichis de métaux,
De glaces, de pompons, dont l'aspect m'effarouche,
Qui captivent les yeux aux dépens de la bouche,
Qui trompent l'appétit : moins d'éclat, plus de mets :
On ne se nourrit point de bijoux, de hochets ;
A ce vain appareil, qui d'abord vous enchante,
Je ne reconnois point une table abondante.

Vous touchez au moment des plaisirs les plus vifs.
A cet acte nouveau, les gourmands attentifs,
Avec l'œil de l'envie ont dévoré d'avance,
La caille, l'ortolan, la carpe, la laitance,
Et le cochon de lait, dont la cuirasse d'or
Semble le protéger et le défendre encor.

Proscrivez sans pitié ces poulets domestiques,
Nourris en votre cour, et constamment étiques,

Toujours mal engraissés par des soins ignorans ;
Ne connoissez que ceux de la Bresse ou du Mans.
J'ai toujours redouté la volaille perfide
Qui brave les efforts d'une dent intrépide.
Souvent, par un ami dans ses champs entraîné,
J'ai reconnu le soir le coq infortuné
Qui m'avoit le matin, à l'aurore naissante,
Réveillé brusquement de sa voix glapissante ;
Je l'avois admiré dans le sein de sa cour ;
Avec des yeux jaloux j'avois vu son amour.
Hélas ! le malheureux abjurant la tendresse,
Exerçoit à souper sa fureur vengeresse.

Défendez que personne, au milieu d'un banquet,
Ne vous vienne donner un avis indiscret.
Écartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine :
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne. (36

Eh! qu'importe le monde et ses tracas divers :
Dans les bras de Comus oubliez l'univers.

Il est, pour l'oublier, une heureuse manière.
Déjà des vins choisis ont rougi votre verre.
Votre vin Bourguignon, dans sa cave couché,
A compté six printemps, artistement bouché.
Le pourpre de son teint accuse sa vieillesse ;
Elle vous rajeunit, et provoque l'ivresse.....
Arrêtez, je prétends contenir votre essor :
Des jus plus séducteurs vous attendent encor.
Le temps fuit, l'heure approche, et le dessert s'avance :
Je ne prêcherai pas bien long-temps l'abstinence.
Craignez en débutant de funestes abus ;
Bientôt mieux disposé, je vous livre à Bacchus.
Admirez la nature habile, ingénieuse
A varier ses dons d'une main généreuse,

Qui du nord au midi variant ses trésors,
Nourrit des végétaux, organise des corps,
Que l'homme fait servir au soutien de sa vie.
De ces êtres nombreux connoissez la patrie.
Sachez tout ce qui peut nous servir d'aliment.
Soyez naturaliste en ce point seulement.
Fuyez la botanique et sa nomenclature.
N'allez pas dans vos champs épluchant la verdure,
Sur une herbe inutile exercer votre esprit,
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,
Et sur un aconit pâlir une journée.

Respectez le savoir des Plines, des Buffons;
Mais qu'importe pour vous l'histoire des cirons,
Celle des éléphans, des tigres, des panthères?
Vous vous intéressez aux mœurs, aux caractères

De ces bons animaux qui naissent sous nos yeux,
Et dont nous jouissons dans nos climats heureux.
Vous estimez beaucoup l'écorce salutaire
Que l'île de Ceylan fournit seule à la terre;
Vous aimez la muscade, et savez en quels lieux
On cultive, on recueille un fruit si précieux.
Vous savez qu'au pays d'Amboine et de Ternates,
Le giroffle triomphe au rang des aromates;
Vous savez discerner quel est le champignon
Qui cache sous sa voûte un germe de poison.
Du sol périgourdin la truffe vous est chère;
A l'immonde animal elle doit la lumière;
Elle aime à végéter, paisible et sans orgueil,
Aux pieds d'un chêne blanc, d'un charme ou d'un tilleul.

Lecteur, je vous entends..... Fidèle à ma méthode,
Je vous dois à cette heure un heureux épisode.

Pardonnez, mon pinceau va changer de couleurs ;
Peut-être à mon récit donnerez-vous des pleurs.
Faisons à la Pitié de légers sacrifices :
Les pleurs qu'elle fait naître ont toujours des délices.

Condé..... que ce grand nom ne vous alarme pas,
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats;
Condé, le grand Condé que la France révère,
Recevoit de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Long-temps *de race en race à grands frais embelli.*
Jamais plus de plaisirs et de magnificence,
N'avoient d'un souverain signalé la présence.
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître-d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;
Mais avec des talens il manqua de génie.

Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament leur rôti;
Il prend, pour en trouver, une peine inutile.
« Ah! dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
» De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
» Je suis perdu d'honneur, deux rôtis ont manqué;
» Un seul jour détruira toute ma renommée;
» Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée
» Ne peut plus désormais se reposer sur moi:
» J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi..... »
Le prince prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel, mon ami, calme-toi:
» Rien n'étoit plus brillant que le souper du roi.
» Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime:
» Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.

» — Prince, votre bonté me trouble et me confond :
» Puisse mon repentir effacer mon affront ! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore ;
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étoient point arrivés.
Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond : l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
Ses jours étoient sauvés, ô regrets ! ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'infernale rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive :
On le nomme, on le cherche... on le trouve ;... grands dieux !
La Parque pour toujours avoit fermé ses yeux.

Ainsi finit Vatel, victime déplorable, (3)
Dont parleront long-temps les fastes de la table.
O vous! qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas!

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LA GASTRONOMIE,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

LE DESSERT.

Le mortel que Plutus a constamment suivi,
Qui de la main d'Hébé s'est toujours vu servi,
Que jamais le besoin et la faim importune
Ne sont venus chercher au sein de la fortune;

Celui-là, mes amis, inhabile à jouir,
Peut-être ne sent pas tout le prix du plaisir;
Il n'éprouve jamais, endormi dans le faste,
Ce sentiment exquis que fait naître un contraste....
Il faut, loin du palais où languit le bonheur,
Avoir bu quelquefois le vin du voyageur,
Avoir, en fugitif, surpris par la misère,
Partagé le pain noir pétri dans la chaumière.
Alors, quand le destin vous présente au hasard,
Un banquet embelli des prestiges de l'art,
Ce bien inattendu double vos jouissances;
Vous savourez l'oubli des plus vives souffrances.
L'orage rend plus pur l'heureux jour qui le suit:
J'ai connu ce plaisir, que le malheur produit.

Naguères, dans ce temps de mémoire fatale,
Où le crime planoit sur ma terre natale,

Effrayé, menacé par un monstre cruel,
Forcé d'abandonner le banquet paternel,
Je cherchai mon salut dans ces rangs militaires
Formés par la terreur, et pourtant *volontaires*;
Je m'armai tristement d'un fusil inhumain
Qui jamais, grâce au ciel, n'a fait feu dans ma main.
Un sac couvrit mon dos, humble dépositaire
Du seul bien qui devoit me rester sur la terre.
Ainsi, comme Bias, *portant tout avec moi*,
Je partis, accablé de douleur et d'effroi....
Adieu, joyeux dîners, soupers plus gais encore,
Doux propos et bons mots que le vin fait éclore;
Adieu, friands apprêts, gibier, pâtés dorés,
Au foyer domestique avec soin préparés!....
Je suivis à pas lents des routes parsemées
D'innombrables soldats entraînés aux armées.

Que de tristes festins nous attendoient le soir!
Le pain du fournisseur étoit-il assez noir,
Son bouillon assez clair, et son vin assez rude!
Par-tout, à notre aspect, la sombre inquiétude
Veilloit autour de nous; nos hôtes consternés
Fermoient leur basse-cour, espoir de leurs dînés.
A l'hospitalité, condamnés par un maire,
L'eau, le feu, le couvert, une foible lumière,
Un lit, où trois soldats devoient se réunir,
Étoient les seuls secours qu'ils daignoient nous fournir.

Nous gagnions lentement la terre d'Italie....
Le ciel me fit trouver sur la route une amie....
On n'avoit point encor dévasté son manoir;
Elle attendoit son tour, elle devoit l'avoir;
Elle osoit aux brigands disputer son domaine,
Et mettoit à profit sa fortune incertaine.

J'arrive.... Sa bonté me soulage d'abord
Du sac et du fusil qui pesoient sur mon corps;
Tous les soins délicats que l'amitié prodigue,
S'empressent de me faire oublier ma fatigue.
Le souper se prépare et s'annonce de loin....
Passagère faveur dont j'avois grand besoin!
L'abondance est unie à la délicatesse:
La truffe a parfumé la poularde de Bresse;
Un vin blanc qu'a donné le sol de Saint-Perret,
Pour réchauffer mon sein, sort d'un caveau secret.
Je me sens ranimé de ses feux salutaires;
Je bois à mon amie, aux mœurs hospitalières....
Je ne suis plus soldat, je règne, je suis roi,
Et déjà la terreur s'enfuit bien loin de moi.

Muse, sans vains détours, reviens à tes convives;
Leurs teints sont plus vermeils, leurs couleurs sont plus vives.

A votre cuisiuier, dont vous êtes content,
Vous devez, à cette heure, un hommage éclatant.
Qu'un éloge public soit le prix de son zèle;
Vous le verrez demain, à la gloire fidèle,
Se surpasser encor. Mon ami, dites-lui:
« Ton maître est satisfait, et doit l'être aujourd'hui.
» Du meilleur des festins regarde ce qui reste;
» Vois ces tristes débris et ce vide funeste,
» Et ces membres épars dépouillés jusqu'aux os:
» Tout dépose en faveur de tes heureux travaux.
» Poursuis, et je prétends, dans ma reconnoissance,
» Dérobant les lauriers d'un jambon de Mayence,
» D'une couronne un jour décorer ton bonnet.
» Puisse la récompense égaler le bienfait! »
C'est ainsi qu'un héros, célèbre à plus d'un titre,
A daigné dans Postdam adresser une épître

A l'illustre Noël, digne du noble emploi
De commander en chef les cuisines d'un roi.[38]

Le dessert est servi : quel brillant étalage !
On a senti de loin cet énorme fromage,
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps....[39]
Mais, s'il faut sur ce point s'adresser aux amans,
Les parfums de Paphos, dont l'amour fait usage,
Ne peuvent s'allier à ceux de Sassenage.
Gardez-vous de cueillir, sur les lèvres d'Iris
Un baiser maladroit qui feroit fuir les ris.

Un service élégant, d'une ordonnance exacte,
Doit, de votre repas, marquer le dernier acte.
Au secours du dessert appelez tous les arts,
Sur-tout celui qui brille au quartier des Lombards.
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galans édifices ;

Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits;
Les amours de Sapho, d'Abeilard, de Tibule,
Les nôces de Gamache, et les travaux d'Hercule;
Et mille objets divers, que savent imiter
D'habiles confiseurs que je pourrois citer.
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées;
Ou du moins accordez, pour jouir plus long-temps,
Quelques jours d'existence à ces doux monumens:
Assez d'autres objets, dignes de votre hommage,
Avec moins d'appareil vous plairont davantage.
Ah! plutôt attaquez et savourez ces fruits
Qu'un art officieux en compote a réduits.
A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore;
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore;

Que la rose, l'œillet, le lys et le jasmin,
Fassent de vos desserts un aimable jardin;
Et que l'observateur de la belle nature
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.
Vous avez satisfait à vos nombreux desirs;
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde;
Verse-moi ton nectar, dont les Dieux sont jaloux,
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.
De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse!
Quel luxe séducteur! quelle aimable richesse!
Vos convives déjà, dans un juste embarras,
Vous adressent leurs vœux, et vous tendent les bras.
Venez à leur secours; offrez-leur à la ronde
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,

Le vin de Malvoisie et celui de Palma,
Le Champagne mousseux, le Christi-Lacryma,
Le Chypre, l'Albano, le Clairet, le Constance.....
Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance.
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris
Du vin de Risevalte ou de Côte-Perdrix;
Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques,
Qui chargent vos boissons de mélanges chimiques.

Donnez-vous, en buvant, les airs d'un connoisseur;
Dites que ce Bordeaux auroit plus de saveur,
S'il avoit visité quelques plages lointaines,
Et que ce Malaga qui coule dans vos veines,
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu;
Qu'il seroit sans égal s'il avoit moins vécu.

Buvez, il en est temps, mais à dose légère,
Et ne remplissez pas constamment votre verre.

Mettez un intervalle égal et mesuré
Entre tous vos plaisirs; arrivez par degré
A l'état d'abandon, de joie et de délire,
A l'oubli de tous maux que le vin doit produire.
O vous! qui nous tenez de fort graves discours
Sur l'art et les moyens de filer d'heureux jours;
Qui donnez des conseils dictés par la sagesse:
On ne les suivra point..... je conseille l'ivresse.
Cette froide raison, dont vous êtes si vains,
Qu'a-t-elle fait encor pour changer vos destins?
Où sont les heureux fruits des devoirs qu'elle impose?
Eh! messieurs, perdez-la, vous perdrez peu de chose.
Avez-vous quelquefois rencontré, vers le soir,
Un brave campagnard regagnant son manoir,
Après avoir, à table, employé sa journée?
Sa tête est vacillante et sa jambe *avinée*.

Il trébuche par fois, et toujours sans danger;
Car un Dieu l'accompagne et le doit protéger.
Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre,
Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre.
La joie est dans ses yeux; son cœur est délivré
Des ennuis dont la veille il étoit ulcéré.
Après mille détours il retrouve son chaume,
Il se croit devenu souverain d'un royaume;
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfans, des trésors, des provinces;
Sa femme est une reine, et ses fils sont des princes;
Il triomphe au milieu de cet enchantement,
Demande encor à boire, et s'endort en chantant.

Triomphez comme lui. Gallien, Avicenne
Nous conseillent l'ivresse une fois par semaine:

Le remède est fort bon; il y faut recourir.
D'un dessert prolongé savourez le plaisir.
Qu'à toute sa gaîté votre esprit s'abandonne;
Sachez rire de tout sans offenser personne.
N'allez pas discourir, par l'exemple emporté,
Sur les grands intérêts de la société;
Faire au moment de boire un cours de politique;
Lier *les droits du peuple* à la métaphysique;
Des rois de l'univers scruter les cabinets,
Qui ne vous ont jamais confié leurs secrets.
Abstenez-vous sur-tout de remettre en mémoire
Les crimes désastreux qui souillent notre histoire:
Déplorable sujet d'un fatal entretien,
Qui rappelle le mal sans ramener le bien.
C'est assez que Clio noircisse ses chroniques
Du récit douloureux des misères publiques.

De l'éclat du pouvoir ne soyez pas tenté :
L'ambition détruit l'appétit, la santé.
Assez d'infortunés, dans le siècle où nous sommes,
Ont recherché le soin de commander aux hommes.
Leurs désastres récens nous peuvent témoigner
Quels maux sont attachés à l'honneur de régner.
Jamais d'un doux festin ils n'ont connu les charmes ;
Leur pain fut bien souvent humecté de leurs larmes,
Et par mille remords leur vin empoisonné.

Buvez donc en repos, bien ou mal gouverné.
Que si contre nos vœux, par un nouvel outrage,
Un tyran ramenoit la terreur, l'esclavage,
Appelez à demain des malheurs d'aujourd'hui :
Buvez, et vous serez moins esclave que lui.

De porter des *toasts* suivez l'usage antique ;
Mais vous ne direz pas, d'un ton démagogique :

« Puissent tous les mortels, mûrs pour la liberté,
» Vivre dans les liens de la fraternité !
» Puissent dans tous les lieux que le soleil éclaire,
» Les principes bientôt répandre leur lumière !.... »
On a vu trop souvent profaner les banquets
Par ce triste langage et ces vœux indiscrets.
Écoutez les *toasts* que j'ose vous prescrire :
En buvant à la ronde il est plus doux de dire:
« Puissions-nous dans cent ans, aussi vieux que Nestor,
» A ce même couvert nous réunir encor !
» Que le ciel garantisse et préserve d'orage
» Les ceps de la Champagne et ceux de l'Hermitage ;
» Garde le clos Vougeaux, celui de Chambertin,
» Des ardeurs de l'été, des fraîcheurs du matin !.....
» Puissions-nous, affranchis des fureurs politiques,
» N'être plus séparés de nos Dieux domestiques !.... »

Que si vous conservez quelques desirs vengeurs
Contre vos ennemis et vos persécuteurs,
Ne faites pas comme eux, vous seriez sans excuse.
Souhaitez seulement que le ciel leur refuse
Un heureux appétit; qu'un funeste dégoût
Les accable sans cesse, et les suive par-tout;
Qu'ils ne soient abreuvés que des vins de Surène,
Ou de ceux que produit leur aride domaine;
Que seuls à leur couvert dégoûtant et hideux,
Jamais un bon ami ne s'y mette avec eux;
Ou que, toujours trompés dans leurs tristes orgies,
Leur table soit livrée au souffle des harpies.

Vous pouvez cependant, libre de leurs fureurs,
Parler de votre siècle et rire de ses mœurs.
« Que vous semble, messieurs, du siècle des lumières ?
» — Je pense en vérité que nous n'y voyons guères.

» Je préfère le temps où l'on ne voyoit rien......
» — Convenez cependant que nous dansons fort bien,
» Et que nos jeunes-gens ne touchent pas la terre :
» Nous avons cultivé d'une étrange manière
» La science publique et la danse à-la-fois ;
» Jamais on n'a tant fait d'entrechats et de lois.
» — Messieurs, avez-vous lu la nouvelle brochure ?
» Que de biens sont promis à la race future !
» Une femme nous dit et nous prouve en effet,
» Qu'avant quelques mille ans l'homme sera parfait ;
» Qu'il devra cet état *à la mélancolie.*
» On sait que la tristesse annonce le génie......
» — Nous avons déjà fait des progrès étonnans.
» Que de tristes écrits, que de tristes romans !
» Des plus noires horreurs nous sommes idolâtres,
» Et la mélancolie a gagné nos théâtres.

» — Mes amis, mon système est, lorsque j'ai dîné,
» De trouver tout parfait et tout bien ordonné.
» L'état où nous vivons n'a rien qui me chagrine :
» Un décret ne vient plus requérir ma farine ;
» La France ne craint plus ce fléau destructeur,
» Qui menaçoit son peuple aux jours de la terreur.
» Ah ! puissions-nous toujours éviter la famine !
» Que m'importe le reste, il suffit que je dîne..... »

Le Dieu que vous servez est l'ami des chansons :
Mêlez donc la musique à vos libations ;
Vous n'avez pas besoin d'être un grand coryphée ;
Bacchus ne prétend pas à la gloire d'Orphée ;
Chantez : on sait fort bien que vous n'avez jamais
Essayé d'égaler le chantre des forêts.
Vous n'imiterez point les cadences parfaites
De nos jolis Garats aux voix de serinettes.

A table leur talent eut toujours peu d'attraits.
Vos plaisirs, chantés faux, n'en seront pas moins vrais....
Qu'entends-je? quels accens dans les airs retentissent ?
Votre voûte s'ébranle, et vos vîtres frémissent.......
Je reconnois les chants inspirés par le vin.
On répète à grands cris votre aimable refrein.
On y parle toujours et d'aimer et de boire;
Mais Cupidon jaloux renonce à la victoire,
Et tandis que Bacchus vous verse ses bienfaits,
Vos tristes *Lalagés* peuvent dormir en paix......
Que vois-je, mes amis, quel nuage vous trouble ?....
Ou vous n'y voyez pas, ou vous y voyez double....
Quels étranges discours! quel langage confus!
Vous parlez, mais déjà je ne vous comprends plus.
Moi-même, en vous parlant d'ivresse et de délire,
Je cherche et ne sais pas ce que je veux vous dire.

C'est assez, connoissez les bornes du desir.
Vous allez succomber sous le poids du plaisir ;
Vos yeux sont égarés, votre tête échauffée ;
Livrez-vous par prudence aux douceurs de Morphée.
Si demain la raison est trop tôt de retour,
Jurez de la reperdre avant la fin du jour.

Adieu, Comus, adieu, noble fils de Semèle ;
Pardonnez si ma muse a mal servi mon zèle.
Éloigné du Parnasse, inconnu des neuf sœurs,
J'ai chanté foiblement vos divines faveurs.
Que ne puis-je *fermer la bouche* à mes critiques !
Ils n'approuveront pas mes conseils didactiques....
Messieurs, je vous entends, je sais vous deviner :
Un poëme jamais ne valut un dîner.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

DU POËME

DE LA GASTRONOMIE.

NOTES

DU

PREMIER CHANT.

---

1) PAGE 26, VERS 5.

Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
Fasse à l'Homme des Champs applanir des montagnes,
Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs :
Pour moi de tels sujets sont arides et secs.

JE ne pense pas que quelques plaisanteries, quelques allusions répandues dans ce Poëme, puissent ſaire croire que j'aye eu le dessein d'attaquer l'auteur de *l'Homme des Champs ;* il ne me conviendroit pas de chercher à

jeter du ridicule sur cette production d'un homme célèbre, dont je suis le sincère admirateur. Je n'ai eu d'autre dessein que celui d'égayer un peu mes amis. Si le public sourit un instant, comme eux, *à la Gastronomie*, j'aurai obtenu tout le succès que j'ai pu desirer.

[2]) PAGE 27, VERS 10.

Qu'ils soient dignes de toi comme de l'univers.

On sent bien que ce dernier hémistiche est trop beau pour qu'il puisse m'appartenir; aussi l'ai-je dérobé tout entier à Cinna, qui a dit positivement : *je suis maître de moi comme de l'univers.* J'ai commis une grande faute : un hémistiche devroit être une propriété aussi sacrée qu'une maison patrimoniale; mais la littérature en est aujourd'hui à ce point, qu'on y est réduit à *s'arracher les morceaux.*

3) PAGE 30, VERS 16.

Ils se fesoient honneur de cette sauce étrange,
De vinaigre et de porc détestable mélange.

Le savant Meursius, par des conjectures tirées de l'*Athénée*, croit que ce brouet étoit composé de chair de porc, de vinaigre et de sel. Je m'en suis rapporté à Meursius.

4) PAGE 31, VERS 14.

Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
— Eh! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre?
— Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,
Les préparations que vous n'emploîrez pas :
L'exercice et sur-tout les bains de l'Eurotas.

Ce trait est rapporté par Cicéron dans les *Questions tusculanes*.

5) PAGE 32, VERS 15.

Dirai-je les auteurs de ces rares écrits?
Dirai-je Mitœcus, Actidès, Philoxène,

Lisez le *Voyage du jeune Anacharsis*, à l'article des repas des Athéniens.

6) PAGE 33, VERS 1.

Archestrate sur-tout, poëte cuisinier,
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier...

Voici ce qui est dit d'Archestrate, d'après *Athénée*, liv. 5:

« Il est l'auteur d'un Poëme intitulé *la Gastronomie* Cet auteur fut l'aîné d'un des fils de Périclès. Il avoit parcouru les terres et les mers pour connoître, par lui-même, ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisoit dans ses voyages, non des mœurs des peuples dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les

changer ; mais il entroit dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son Poëme est un trésor de lumière, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte. C'est dans cette école que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels. »

7) PAGE 33, VERS 3.

Je chante, comme lui, la cuisine, la table,

C'est un grand malheur que *la Gastronomie* d'Archestrate ne soit pas venue jusqu'à nous. Je ne sais si la mienne pourra réparer cette perte.

8) PAGE 34, VERS 2.

Théarion brilla dans les pâtes sur-tout :
Sous ses doigts délicats, les farines pétries
Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.

Lisez, à ce sujet, je vous prie, *Plat. in Gor.* t. 1, p. 115.

9) PAGE 34, VERS 13.

La grâce, l'industrie et la délicatesse
Présidèrent alors aux festins de la Grèce.
On y nommoit un roi : ses fortunés sujets
Osoient bien rarement enfreindre ses décrets.

Anciennement, dit Plutarque, on créoit un chef, un législateur, un roi de la table. Ce roi donnoit, en effet, des lois, et prescrivoit, sous certaines peines, ce que chacun devoit faire, soit de boire, de manger, de chanter, de haranguer ou de réjouir la compagnie par quelqu'autre talent. Cicéron dit que Verrès, qui avoit foulé aux pieds toutes les lois du peuple romain, obéissoit

ponctuellement aux lois de la table. *Iste enim pretor severus ac diligens, qui populi romani legibus nunquàm paruisset, iis diligenter legibus parebat quæ in poculis ponebantur.*

10) PAGE 35, VERS 5.

Qui peut parler des Grecs, sans parler des Romains,
Peuple-roi qui long-temps a réglé les destins
De cent peuples divers qu'il rendit tributaires ?

Je me suis raccommodé avec les *Grecs et les Romains*, dont je sens bien qu'on ne peut s'empêcher de parler. On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici la petite querelle que je leur ai faite quelque temps après le règne de *l'incorruptible Grec et Romain* Maximilien Robespierre. On y trouvera un peu d'humeur, peut-être ; mais elle étoit aussi excusable à cette époque, qu'elle seroit déplacée aujourd'hui.

ÉLÉGIE.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
Du sein de leurs tombeaux, ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie ;
Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie :
A peine je fus né, qu'un maudit rudiment
Poursuivit mon enfance avec acharnement.
La langue des Césars fesait tout mon supplice :
Hélas! je préférois celle de ma nourrice,
Et je me vis fessé pendant six ans et plus,
Grâces à Cicéron, Tite et Cornelius,
Tous Romains enterrés depuis maintes années,
Dont je maudissois fort les œuvres surannées.
Je fis ma rhétorique, et n'appris que des mots
Qui chargeoient ma mémoire, et troubloient mon repos.
Tous ces mots étoient Grecs : c'étoit la *Catachrese*,
La *Paronomasie* avec la *Sinderese*,
L'*Epeuthese*, la *Crase*, et tout ce qui s'ensuit.
Dans le monde savant je me vis introduit.
J'entendis des discours sur toutes les matières,
Jamais sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères ;
Et le moindre grimaud trouvoit toujours moyen
De parler du *Scamandre* et du peuple troyen.
Ce fut bien pis encor quand je fus au théâtre :
Je n'entendis jamais que Phèdre, Cléopâtre,
Ariane, Didon ; leurs amans, leurs époux,
Tous princes enragés heurlant comme des loups ;
Rodogune, Jocaste, et puis les Pélopides,
Et tant d'autres héros noblement parricides...

J'avois pris en horreur cette société,
Et demandois enfin grâce à l'antiquité ;
Je voulois observer des mœurs contemporaines,
Vivre avec des Français, loin de Rome et d'Athènes...
Mais les anciens n'ont pu me laisser respirer.
Tout mon pays s'est mis à se régénérer.
Les Grecs et les Romains, mêlés dans nos querelles,
Sont venus présider à nos œuvres nouvelles.
Bientôt tous nos bandits, à Rome transportés,
Se sont crus des héros pour s'être révoltés ;
Bientôt Paris n'a vu que des énergumènes,
De sales Cicérons, de vilains Démosthènes,
Mettant l'assassinat au nombre des vertus,
Egorgeant leurs parens pour faire les Brutus.
Le vol s'ennoblissoit et n'étoit plus un crime ;
Car à Lacédémone il étoit légitime ;
Les biens étoient communs, tous les hommes égaux,
Et Lycurgue enseignoit à brûler les châteaux.
Tout fesoit une loi du partage des terres ;
Chacun dut en jouir, hors les propriétaires,
Qui virent tous leurs biens entre leurs mains suspects,
En proie à des voleurs renouvelés des Grecs...
O vous, qui gouvernez notre triste patrie,
Qu'il ne soit plus parlé des Grecs, je vous supplie,
Ils ne peuvent prétendre à de plus longs succès :
Vous seroit-il égal de nous parler Français ?
Votre néologisme effarouche les dames ;
Elles n'entendent rien à vos myriagrames ;
La langue que parloient Racine et Fénélon,
Nous suffiroit encor, si vous le trouviez bon.

Envain monsieur Collot, pour nous plein de tendresse,
Ressuscite par-tout les fêtes de la Grèce,
Et veut absolument nous faire divertir,
Quand il ne nous plaît pas de prendre du plaisir...
Laisse-là, mon ami, tes farces olympiques,
Tes déesses de bois, tes guenilles civiques,
Qui ne plairont jamais à de tristes chrétiens,
Privés de leurs parens, dépouillés de leurs biens....
Dis-moi, toi qui sais tout et qui chéris tes frères,
Les Grecs me paîront-ils mes rentes viagères?....

11) PAGE 36, VERS 4.

Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,
Mais l'illustre gourmand du salon de Diane.

On sait que Lucullus avoit plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une Divinité, et ce nom étoit pour son maître-d'hôtel le signal de la dépense qu'il vouloit faire. Cicéron et Pompée l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperoit dans le salon d'Apollon, et on leur servit un repas qui coûta vingt-cinq mille livres. On fesoit aussi très-bonne chère dans le salon de Diane.

12) PAGE 36, VERS 8.

Qu'importe eu Lucullus le géuéral d'armée?
Il doit à ses soupers toute sa renommée.

Corneille a dit :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

13) PAGE 37, VERS 4.

A l'art de la cuisine elles furent soumises,
Et l'Europe lui doit les premières cerises...

Ce fut effectivement Lucullus qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers qu'on ait vus en Europe.

14) PAGE 38, VERS 4.

A plusieurs plats nouveaux d'un goût très-recherché,
Le nom d'Apicius fut long-temps attaché ;
Il fit secte : et l'on sait qu'il s'émut des querelles
Sur les *Apiciens* et leurs sauces nouvelles.

Voici ce que l'histoire rapporte d'Apicius :

« Apicius, qui vivoit du temps de Trajan, avoit trouvé le secret de conserver les huîtres fraîches. Il en envoya d'Italie à ce prince, pendant qu'il étoit au pays des Parthes, et elles étoient encore très-saines quand elles arrivèrent. Aussi le nom d'Apicius, long-temps affecté à plusieurs ragoûts, fit une espèce de secte parmi les gourmands de Rome. Il dépensa, à composer des sauces, un million cinq cent mille livres ; et trouvant, par la réduction de ses comptes, qu'il ne lui restoit plus que soixante mille écus, il s'empoisonna, dans la crainte de mourir de faim. »

15) PAGE 39, VERS 6.

Claude, foible héritier du pouvoir des Nérons,
Préféroit à la gloire un plat de champignons.

L'empereur Claude avoit une très-grande prédilection pour les champignons; il en fut empoisonné par Agrippine, sa nièce et sa quatrième femme; mais, comme ce poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Zénophon son médecin, qui, feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servoit ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge.

...... Néron avoit coutume d'appeler les champignons le *ragoût des Dieux*; parce que Claude, son prédécesseur, en ayant été empoisonné, fut mis après sa mort au rang des Dieux.

16) PAGE 39, VERS 10.

Caligula fit faire un repas sans égal
Pour son Incitatus, très-illustre cheval.

Le cheval de Caligula, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands hommes l'étoient du temps de la république. Caligula le nomma pontife, et vouloit le faire consul. Il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, une couverture de pourpre, et un collier de perles. Ce cheval, digne convive de Caligula, mangeoit à sa table. L'empereur lui-même lui servoit de l'orge doré, et lui présentoit du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier.

17) PAGE 40, VERS 8.

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

La sauce piquante est ici une fiction poétique. Voici comment cela s'est passé.

« Domitien convoqua un jour le sénat pour savoir en

quel vase on cuiroit un turbot monstrueux dont on lui avoit fait présent. Les sénateurs examinèrent gravement cette affaire. Comme il ne se trouva point de vase assez grand, on proposa de couper le poisson par morceaux : cet avis fut rejeté. Après bien des délibérations, on décida qu'il falloit construire un vase exprès ; et il fut réglé que quand l'empereur iroit à la guerre, il auroit toujours à sa suite un grand nombre de potiers de terre. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'un sénateur aveugle parut extasié à la vue du turbot, et ne cessa d'en faire l'éloge, en fixant les yeux du côté où le poisson n'étoit pas. »

18) PAGE 40, VERS II.

Je pourrois compulser d'innombrables chroniques ;

Le lecteur sera bien aise de trouver ici quelques détails qui auroient passé les bornes d'un Poëme, et qui complèteront ce qui nous reste à dire de la cuisine des anciens.

..... « Jules César mangeoit quelquefois en un seul repas le revenu de plusieurs provinces. Vitellius en fesoit quatre par jour ; et, dans tout ceux qu'il prenoit chez ses amis, on ne dépensoit jamais moins de dix mille écus. Celui que lui donna son frère est célèbre. On y servit deux mille poissons d'élite, sept mille oiseaux engraissés, et tout ce que l'Océan et la Méditerranée peuvent fournir de plus délicat. Néron tenoit table depuis midi jusqu'à la nuit, avec des prodigalités monstrueuses. Géta se fesoit servir toutes sortes de mets par ordre alphabétique. Héliogabale traita douze de ses amis d'une manière incroyable. Il leur fit donner à chacun des animaux en vie de l'espèce de ceux qui avoient été servis ; il voulut qu'ils emportassent tous les vases de cristal, d'or et de pierreries dans lesquels ils avoient bu ; et il est à remarquer qu'il en fesoit donner de nouveaux chaque fois qu'ils demandoient à boire. Il leur mit sur la tête une couronne entretissue de feuillages d'or, et leur donna à chacun un char superbe et bien attelé, pour s'en retourner chez eux. Jamais il ne mangeoit de poisson quand il

étoit près de la mer; et quand il en étoit éloigné, il s'en fesoit servir en eau marine.....

» Dans les derniers temps de la république, dit Pacatus, on n'étoit pas content, si, au milieu de l'hiver, les roses ne nageoient pas dans le vin de Falerne; et si, dans l'été, on ne l'avoit fait rafraîchir dans des vases d'or. Il falloit, au travers des périls de la mer, aller chercher des oiseaux du Phase..... Après la conquête de l'Asie, on introduisit les chanteuses et les baladines.....

(RÉV. DE VERTOT.)

« Rien n'est comparable, pour la profusion, au banquet d'Assuérus, qui traita, pendant six mois, tous les princes et gouvernans de son état, et tint, pendant sept jours entiers, des tables couvertes pour tout le peuple de la grande ville de Suze.....

» Ces excès ont été vus dans des temps plus voisins de nous. Au rapport de Pie III, Sindrigile, duc de Lithuanie, ne fesoit jamais de repas où on ne servît trente sortes de viandes; et il restoit six heures à table. Le car-

dinal S. Sixte traita la fille de Ferdinand, roi de Naples, avec des dépenses incroyables. On donna à laver avec de précieuses odeurs, à tous les changemens de service; et, au moyen de la diversité et de la disposition des mets, on vit représenter sur les tables les travaux d'Hercule et une partie des métamorphoses.....

NOTES

DU

SECOND CHANT.

---

19) PAGE 46, VERS 11.

Je dois en convenir, vous n'avez pas encor
Atteint l'âge avancé de la mélancolie ;

VOYEZ un livre nouveau, intitulé : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, par madame de Staël-Holstein. On y voit que

les anciens n'avoient point encore atteint l'âge de la mélancolie, laquelle *est une source de perfectibilité.*

Voici quelques vers qui nous sont échappés à ce sujet :

Trève de joie et de plaisanterie.
Changez de ton, mes amis, je vous prie.
Vous avez ri jusqu'ici par erreur :
Je vous invite à la mélancolie.
Il faut quitter votre aimable folie
Pour les plaisirs que donne la douleur.
Vous avez cru que cette courte vie,
Où tant de maux viennent nous assaillir,
Par quelques jeux devoit être adoucie,
Et que les ris la devoient embellir.
Vous vous trompiez : la chose est éclaircie.
Oui, la tristesse est le sceau du génie.
J'en suis fâché, mais le fait est constant.
On ne devient immortel qu'en pleurant...
Enfoncez-vous sous les sapins antiques
Qu'a respectés la hache des humains;
Là, sur le front appliquez-vous les mains,
Et donnez-vous des airs mélancoliques.
Dans les déserts, tachez de vous sauver;
Non loin des ours, mettez-vous à rêver.
Ce voisinage est meilleur qu'on ne pense :
Puisqu'il faut voir malgré soi des vivans,
Aux animaux donnez la préférence.

Le vrai bonheur est caché dans les bois...
Mais cependant, vous pouvez quelquefois
Jeter les yeux sur les hommes, vos frères.
Exagérez leurs maux et leurs misères;
Invitez-les d'avance à préparer
Ce qu'il leur faut pour se faire enterrer...
Aimable sexe, orné de tant de charmes,
Vous qui fixez les amours sur vos pas:
Qui semblez fait pour essuyer nos larmes,
Ah! par pitié ne les essuyez pas.
Fuyez... mais non, ne fuyez pas encore;
Venez gagner le mal qui nous dévore.
Des grands penseurs prenez la dignité,
La mine austère et l'air misantropique.
De vos boudoirs chassez la volupté,
Pour faire place à la métaphysique.
Au fond des puits cherchez la vérité.
Ne montrez plus à la société
Ce doux sourire et ces grâces badines
Qui savent trop le chemin de nos cœurs.
Ne parez plus de guirlandes de fleurs
Vos fronts charmans et vos tailles divines:
Couronnez-vous de ronces et d'épines....
Adieu plaisirs, folie, enchantemens,
Illusions, souvenirs consolans....
Vous êtes faits pour les ames vulgaires;
Laissons aux sots ces brillantes chimères;
Rêvons, pleurons... c'est, dit-on, le vrai bien.
— Mais à quoi bon enfin?... — Je n'en sais rien.

20) PAGE 47, VERS 4.

Faites cas de celui qui, fier de son talent,
S'estime votre égal, et, d'un air important,
Auprès de son fourneau que la flamme illumine,
Donne avec dignité des lois dans sa cuisine;

« J'ai vu, dit Montaigne, parmi nous un de ces artistes qui avoit servi le cardinal Caraffe. Il me fit un discours de cette *science de gueule* avec une gravité et une contenance magistrale, comme s'il eût parlé de quelque grand point de théologie. Il me déchiffra les différences d'appétit, celui qu'on a à jeun, et celui qu'on a après le second et tiers service; les moyens tantôt de lui plaire, tantôt de l'éveiller et piquer; la police des sauces, premièrement en général, et puis particularisant les qualités des ingrédiens et leurs effets; les différences des salades, selon leur besoin, la façon de les orner et embellir pour les rendre encore plus plaisantes à la vue. Ensuite il entra en matière sur l'ordre du service, plein

de belles et importantes considérations, et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et de celles-là même qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parùm ;
Illud rectè, iterùm sic memento.

TERENCE. ADELPH.

21) PAGE 49, VERS 10.

C'est ainsi qu'excitant sa ferveur et son zèle,
Vous vous concilirez un serviteur fidèle,
Qui, plein d'un noble orgueil, fera de plus en plus
Triompher dans ses mains le sceptre de Comus.

La perte de ces hommes utiles étoit consacrée dans l'antiquité; ils participoient chez les Romains aux honneurs qu'on rendoit aux grands hommes. Depuis la destruction de l'empire romain, et pendant nombre de siècles, il paroît qu'ils ne reçurent que les encouragemens

particuliers de quelques maîtres qui savoient apprécier leurs talens ; du moins l'histoire ne nous transmet presque rien à leur égard : il est vrai que sur bien d'autres objets nos vieilles chroniques se taisent également. Mais enfin on en revient aujourd'hui, comme autrefois, à louer publiquement ces artistes, et nous nous plaisons à rapporter ici deux lettres qui ont été écrites récemment sur l'auteur de ces excellens pâtés qui font les délices des deux Mondes, le célèbre Courtois de Périgueux, que la Parque a trop tôt enlevé à un art qu'il cultivoit avec distinction.

Ignoscenda quidem scirent si ignoscere manes.

NÉCROLOGIE.

Première lettre.

« Quand on excelle dans son art, a dit la Bruyère, » et qu'on lui donne toute la perfection dont il est ca- » pable, l'on en sort, en quelque manière, et l'on s'é- » gale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. »

» César pensoit comme la Bruyère ; il alloit même plus loin ; et ce grand homme qui auroit mieux aimé être le premier dans un village, que le second dans Rome, s'il étoit conséquent, auroit aussi préféré d'être le premier cuisinier que le second capitaine de l'univers.

» On trouvera peut-être que mon objet étant de faire l'éloge d'un illustre feseur de pâtés du dix-huitième siècle, c'est remonter un peu haut que d'aller jusqu'à César et la Bruyère ; mais il y a si peu de philosophie dans ce siècle réputé éminemment philosophe, qu'il est plein de préjugés, et qu'il vaut encore mieux en combattre les effets par des autorités que par des raisons.

» C'est à ces préjugés sans doute qu'il faut attribuer le silence que l'on a gardé sur la perte que nous venons de faire d'un grand homme, dont les ouvrages furent *goûtés* dans l'univers entier, de Courtois, en un mot, l'illustre auteur des pâtés de Périgueux. Il est mort ! et nul n'est venu jeter des fleurs sur sa tombe, et l'oubli

semble déjà s'être emparé de son nom ! Que de grands hommes inconnus, faute d'un Homère ! Il ne m'appartient pas d'être l'Homère qui doit éterniser la mémoire de Courtois; mais, au défaut de talens, j'aurai plus de zèle que mes concitoyens pour la gloire de ce fameux artiste ; j'aurai plus de reconnoissance qu'eux pour les jouissances qu'il m'a procurées ; je le recommanderai à la postérité ; je m'efforcerai d'y faire passer son nom ;

Et, si de réussir je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

» Si le Périgord doit une grande partie de son illustration aux truffes qu'il produit, il faut l'avouer, et le Périgord et les truffes elles-mêmes doivent la plus grande partie de leur renommée et de leur gloire aux talens de Courtois. C'est lui qui les fit valoir tout ce qu'elles valent en effet; c'est lui qui y découvrit de nouveaux rapports avec des substances hétérogènes, qui trouva mille combinaisons savantes et *succulentes* qui en relèvent le

mérite, qui les soumit à une analyse pratique infiniment supérieure à ce qu'eût pu faire le plus célèbre chimiste de l'Europe ; c'est lui qui inventa l'art de faire des pâtés transportables sous l'équateur et aux pôles, et faits avec une précision si parfaite, qu'ils alloient toujours s'améliorant, et que leur point de perfection correspondoit exactement avec le moment de leur arrivée aux extrémités du globe. Semblables à ces statues qui, vues de près, sont hideuses, qui s'embellissent à proportion qu'on s'en éloigne, et qui, à un point donné, sont des chefs-d'œuvres de sculpture. A mon sens, la découverte des pâtés incorruptibles et impérissables, vaut bien celle des draps imperméables.

» O toi dont les vers charmans célébrèrent si bien, dans le *Poëme de la Gastronomie*, les jouissances que nous procure un bon repas, reprends ta lyre, et chante mon héros! Secondez-le, ô vous tous qui sentez le prix d'un bon dîner et d'un mets délicieux ! Que la reconnoissance vous inspire aussi, ô vous que votre esprit, vos

vos talens et votre mérite n'auroient jamais fait parvenir dans le monde, et qui devez votre rang, votre élévation et votre fortune à un pâté de Périgueux placé à propos!

» On pourroit peut-être célébrer dans Courtois ses vertus civiles et administratives; il fut long-temps officier municipal; il fut membre de la garde nationale; mais je laisse ce soin à d'autres. *Arma togamque canant alii.*

> Pour moi, de ses pâtés conservant la mémoire,
> C'est à ce titre seul que je chante sa gloire.

« *Signé* APICIUS. »

Seconde lettre.

» Réparer un tort, même involontaire, est le devoir d'un homme juste. Mon intention ne fut point, en jetant quelques fleurs sur la tombe du fameux pâtissier de Périgueux (Courtois), de couvrir d'épines la carrière que Madeleine Pressac, sa fille, parcourt avec tant de

succès. Quelques personnes, dont la sensibilité gît dans l'estomac, ont partagé mes regrets sur la mort de cet homme célèbre, et les ont sentis d'autant plus vivement, qu'ils ont cru le secret des bons pâtés enseveli avec leur auteur. Que les modernes Apicius se consolent, l'homme passe, mais les pâtés restent. Depuis long-temps, confidente et collaborateur de son père, mademoiselle Madeleine Pressac connoît à fond cette partie de la chimie, qui tire un si merveilleux parti des truffes et des perdrix : joignant aux connoissances de Courtois toute la délicatesse qui distingue son sexe, elle reculera encore les bornes de son art; car, sur ce point important, j'aime à adopter la doctrine de la perfectibilité :

Croire tout découvert est une erreur profonde,
C'est prendre l'horison pour les bornes du monde.

» *Signé* APICIUS. »

22) PAGE 51, VERS 6.

Ne vous permettez pas de dîner tous les jours
A l'heure où le soleil a terminé son cours ;

Un plaisant a dit que les Parisiens, à force de retarder l'heure de leur dîner, finiroient par ne dîner que le lendemain.

23) PAGE 54, VERS 14.

O vous, que mes leçons n'auront point satisfaits,
J'ose vous renvoyer *au Cuisinier français*,
Au trésor de Comus, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,
Qui pense avoir atteint le secret de son art,
Quand il sait apprêter une omelette au lard.

Ce n'est pas une chose si aisée que de bien faire une omelette. Voici ce qui est arrivé, à ce sujet, au grand Condé :

« Dans une des courses militaires de ce prince, dit Gourville dans ses mémoires, toutes ses provisions consistoient en quelques paniers de pain, auquel j'avois fait

ajouter du vin, des œufs durs, des noix et du fromage. Avec ces provisions, nous marchâmes bien avant dans la nuit, et entrâmes dans un village où il y avoit un cabaret. On y demeura trois ou quatre heures ; et n'y ayant trouvé que des œufs, le grand Condé se piqua de bien faire une omelette. L'hôtesse lui ayant dit qu'il falloit la tourner pour la mieux faire cuire, et lui ayant enseigné à-peu-près comme il falloit faire, l'ayant voulu exécuter, il la jeta bravement du premier coup dans le feu. Je priai l'hôtesse d'en faire une autre, et de ne pas la confier à cet habile cuisinier.... »

24) PAGE 56, VERS 11.

J'ai chanté le gigot dans un temps plus prospère :
De mon amour pour lui je fis l'aveu sincère.

Il est nécessaire ici pour l'intelligence de ce vers, de rapporter *ma Profession de foi en cuisine*, imprimée, il y a une douzaine d'années, dans le *Mercure de*

France. J'avois à cette époque, je l'avoue, des idées bien mesquines sur la cuisine. On verra combien j'ai changé.

MA PROFESSION DE FOI EN CUISINE.

Epître à ma cousine.

Enfin, mon aimable cousine,
J'ai rencontré cette Isabeau,
Cette virtuose en cuisine.
Son talent sans doute est fort beau,
Pour dédommager de sa mine,
Que je n'ai pas vue aussi fine
Que dans votre indulgent tableau.
On m'assure que l'Isabelle
Entend fort bien le fricandeau,
Et le civet, et la rouelle;
Qu'elle sait faire à l'aloyau
Une sauce toute nouvelle.
On dit sur-tout que son talent
Eclate principalement
Dans les poulets en fricassée.
Ce point arrête ma pensée.
Hélas! facile à prévenir,
Sans en demander davantage,
A mon sort je viens de l'unir
Pour trente-six écus de gage.

Ainsi, je vais couler mon temps
A l'abri de ma cuisinière.
La blanquette et la *buyandière*
Me distrairont quelques instans.
Je sais qu'un préjugé barbare
A toujours flétri ces deux plats;
Mon choix, aux hommes délicats,
Paroîtra bourgeois et bizarre;
Mais moi qui n'en rougirai pas,
Dans mon très-modeste ménage,
Libre, paisible et bien soigné,
Je vais vivre et manger en sage,
De trois plats, et pas davantage,
Mais où rien ne soit épargné.
Fi de cette chère importune,
Qui semble nourrir par les yeux!
Faisons comme nos bons aïeux,
Qui, du pot et de sa fortune,
Vivoient bien, et s'en portoient mieux.
Chassons à jamais de nos tables,
Ces plats savamment détestables,
Enfans du luxe et de l'orgueil,
Qui, fort agréables à l'œil,
A l'estomac insupportables,
Nous acheminent au cercueil,
Par des coliques honorables.
J'aime mieux un tendre gigot,
Qui, sans pompe et sans étalage
Se montre avec un entourage
De laitue ou de haricot.
Gigot, recevez mon hommage;

Souvent j'ai dédaigné pour vous,
Chez la baronne ou la marquise,
La poularde la plus exquise,
Et même la perdrix aux choux.
J'ai vu dévorer sans envie
Et des pâtés de Périgueux,
Et des coulis ingénieux,
Et la tête la mieux farcie.
Heureux, et mille fois heureux,
Quand un cuisinier trop barbare,
Par un artifice bizarre,
Ne vous cachoit pas à mes yeux
Je le déclare sans mystère,
Je ne sais rien dire à demi;
Oui, jusqu'au bout de ma carrière,
Gigot, vous serez mon ami.
Mais soyons justes : Dieu me garde
De vouloir jamais outrager
Des choses bonnes à manger!
Je rends justice à la poularde,
Et je respecte un bon canard.
Un levreau bien piqué de lard,
Est une chose aussi fort bonne!
Car il ne faut fâcher personne.
Et jamais le fiel n'assaisonne
Mes écrits simples et sans fard.
En tout j'estime la nature.
Je blâme sans rémissions
Ces dangereuses mixtions,
Ces sauces à prétentions
Et ces viandes qu'on défigure

Par de folles inventions.
Je prévois bien que ces maximes
Seront de véritables crimes
Aux yeux des savans marmitons.
Ils vont crier au sacrilège...
Le Cuisinier français, ô ciel!
N'est-il pas un livre immortel?
Le roi séant en son conseil,
A pourtant mis son privilège
A cet écrit si criminel...
— Je le sais ; mais j'ai le courage,
Dût tout Paris crier *haro*,
De n'en pas moins blâmer l'ouvrage :
Vitam impendere vero.
Je vous ai fait, belle cousine,
Dans cet écrit audacieux,
L'aveu peut-être dangereux
De mes sentimens en cuisine ;
Je me suis mis à découvert
Aux regards seuls de mon amie ;
Mais vous pouvez à l'univers
Dire le secret de ma vie.
Je saurai braver les caquets
De ces empoisonneurs à gage,
Dont j'ai dévoilé les forfaits.
Non, je ne changerai jamais
De goût, non plus que de langage.
Je n'ajouterai plus qu'un mot :
Jusques à mon heure dernière,
J'estimerai la *buyandière*,
Et je défendrai le gigot.

Et vous aussi, belle parente,
Sur une amitié bien constante,
Comptez au moins jusqu'au trépas.
A vos pieds je fais la promesse
De ne prodiguer ma tendresse
Qu'à vous seule .. entre mes repas.

25) PAGE 57, VERS 6.

Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante
Qui livre au coutelas sa tête caressante;
Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas:
Leur fausse humanité ne m'en impose pas.

Voici un fragment d'un passage de Plutarque à ce sujet, tel qu'on le trouve traduit dans *l'Emile* de J. J. Rousseau:

« Tu me demandes, disoit Plutarque, pourquoi Pythagore s'abstenoit de manger de la chair de bêtes; mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie; qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante; qui fit servir devant lui des corps morts, des

cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêloient, mugissoient, marchoient et voyoient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le corps d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ses blessures, nettoyer le sang noir et figé qui le couvroit?....

Les peaux rampoient sur la terre écorchées,
Les chairs au feu mugissoient embrochées;
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendit gémir.

« Voilà ce qu'il a dû imaginer la première fois qu'il surmonta la nature, pour faire cet horrible repas; la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissoit encore, et qu'il dit

comment il falloit égorger, dépécer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. »

26) PAGE 58, VERS 7.

Faites preuve d'usage et de délicatesse.

M. Delille, dans l'année 1786, étant à dîner chez Marmontel, son confrère, raconta ce qu'on va lire au sujet des usages qui s'observoient à table dans la bonne compagnie. On parloit de la multitude des petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde pour ne pas courir le risque d'y être bafoué. « Elles sont innombrables, dit M. Delille; et, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffiroit pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, me parla d'un dîner où il s'étoit trouvé, quelques jours auparavant, avec des gens de la cour, des cordons bleus, des maréchaux de France, chez l'abbé de

Radouvilliers à Versailles. Je parie, lui dis-je, que vous y avez fait cent incongruités. — Comment donc, reprit vivement l'abbé Cosson, fort inquiet? Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. — Quelle présomption! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner; et d'abord que fîtes-vous de votre serviette, en vous mettant à table? — De ma serviette! Je fis comme tout le monde; je la déployai, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière. Eh bien! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe? — Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuillere d'une main et ma fourchette de l'autre... — Votre fonrchette, bon Dieu! Personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe; mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous? — Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille? — Comme tout le monde; je la laissai au laquais qui me servoit. — Sans la casser? — Sans la casser. — Eh bien! mon cher, on ne

mange jamais un œuf frais sans briser la coquille ; et après votre œuf? — Je demandai du *bouilli.* — Du *bouilli !* Personne ne se sert de cette expression ; on demande du bœuf et point de bouilli ; et après cet aliment ? — Je priai l'abbé de Radouvilliers de m'envoyer d'une très-belle volaille. — Malheureux ! de la volaille ! On demande du poulet, du chapon, de la poularde ; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour.... Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire. — J'ai, comme tout le monde, demandé du Champagne, du Bordeaux, aux personnes qui en avoient devant elles. — Sachez donc que tout le monde demande du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*.... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain. — Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau. — Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas... Avançons. Le café, comment le prîtes-vous ? — Eh ! pour le coup, comme tout le monde ; il étoit brûlant ; je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien ! vous

fîtes comme ne fit personne : tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage. L'abbé Cosson étoit confondu, continua M. Delille. Pendant six semaines, il s'informoit à toutes les personnes qu'il rencontroit de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avois critiqué. » M. Delille lui-même les tenoit d'une femme de ses amies, et avoit été long-temps à se trouver très-ridicule dans le monde, où il ne savoit comment s'y prendre pour boire et manger, conformément à l'usage.

27) PAGE 58, VERS 10.

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse ;
Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté,
Ne soit en son chemin par un autre heurté.

Boileau a dit dans l'*Art Poétique :*

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit en son chemin par une autre heurtée.

28) PAGE 28, VERS 59.

Vous devez accueillir cet adroit parasite
Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.
. . . .
Son heureux appétit vous amuse et vous plaît.

Parmi les modernes, on peut citer Montmaur, le plus fameux parasite de son temps. Il naquit en Limousin en 1576, et mourut à Paris en 1648. C'étoit un homme riche, mais avare. Il disoit à ses amis : *fournissez les viandes et le vin, et je fournirai le sel.* Il le répandoit, en effet, à pleines mains aux bonnes tables où il se trouvoit. Son humeur satyrique n'avoit point de bornes ; il étoit Lucien par-tout ; il en vouloit particulièrement aux méchans poëtes. Un jour chez M. de Mesmes, un poëte de ce caractère fesoit sonner bien haut des vers qu'il avoit composés à la *louange du lapin.* Montmaur, fatigué de son discours, lui dit brusquement : *ce lapin-là n'est pas de garenne, servez-en d'un autre.* Etant un jour à table avec un grand nombre de ses amis qui chantoient, parloient et rioient

tous à-la-fois : *Ah ! messieurs,* dit-il, *un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange.* Furetière fit contre lui l'épigramme qui suit :

Montmaur ne trouva dans la Bible
Rien d'incroyable ou d'impossible,
Sinon quand il voit que cinq pains
Rassasièrent tant d'humains,
Et que, pour comble de merveilles,
Il en resta douze corbeilles.
Bon Dieu, dit-il, pardonnez-moi,
Le miracle excède ma foi,
Sans doute le texte en ajoute ;
Que n'étois-je là pour le voir?
Je ne crois pas que ton pouvoir
En eût fait rester une croûte.

De toutes les plaisanteries qui furent faites dans le temps contre lui, voici les plus saillantes :

CATALOGUE *des livres de M. Montmaur, conseiller du roi, gentilhomme de sa cuisine, et contrôleur-général des festins de France.*

Panégyrique de la S. Martin et des Rois.

Examen et Réfutation du livre de St.-François Xavier, *satis est, domine, satis est.*

Démonstration physique, ou preuves que les peuples du Septentrion ne sont plus robustes que ceux du Midi, et ne les ont souvent vaincus, qu'à cause qu'ils mangent davantage.

Traité des quatre repas du jour, leur étymologie, ensemble une recherche curieuse sur la façon de manger des anciens, où il est prouvé qu'ils ne mangeoient couchés sur des lits, que pour montrer qu'il faut manger jour et nuit, et que qui mange dort, ou que le véritable repos se trouve à table.

Commentaire sur le cinquième aphorisme d'Hypocrate, où il est dit qu'il est bien plus dangereux de manger peu que trop; ensemble une *sommaire Réfutation* du passage qui porte que toute replétion est mauvaise.

Opuscule non sceptique contre cette commune

façon de parler: *Les premiers morceaux nuisent aux derniers.*

Démonstration mathématique, où l'auteur fait voir, par la propre expérience de son ventre, qu'il y a du vide dans la nature.

De la Préexcellence du Benedicite sur le *laus deo.*

Invective contre celui qui trouva le moyen de prendre les villes par famine.

Apologie du père Goulu.

Prière à St.-Laurent pour le mal des dents.

Apothéose d'Apicius.

Traité de toutes les marchandises dont on goûte avant de les acheter.

Commentaire sur les lois des douze tables.

De la louable coutume introduite dans l'église de

manger de la chair depuis Noël jusqu'à la Chandeleur, avec une très-humble supplication à N. S. P. le pape, de remettre la Chandeleur après Pâques.

Requête à M. le lieutenant-civil, à ce qu'il lui plaise faire défense aux cabaretiers d'avoir des plats dont le fond s'élève en bosse ; ce qui est une manifeste tromperie.

Autre Requête à nosseigneurs du parlement, tendante à ce qu'il leur plaise faire défense à tous feseurs d'almanachs, de prédire la famine, parce que cela fait mourir de peur.

On publia aussi, sous le nom de Montmaur, les avis suivans :

Avis aux minimes et autres religieux, de contrefaire souvent les malades, pour avoir lieu d'être à l'infirmerie et de manger de la chair.

Avis aux médecins, de donner dispense de faire le carême à tous ceux qui la leur demanderont.

Avis aux gens riches et opulens, de tenir toujours bonne table, et de nourrir plutôt des hommes que des chiens.

Avis à messieurs du parlement, de prendre le nom de *cénateurs*, où il est démontré que les Romains n'ont triomphé que par le mérite de ceux qui ont porté ce nom.

Avis aux curés, de se trouver toujours aux nôces et aux baptêmes.

Avis à ceux à qui l'on présente quelque chose, de ne choisir jamais, de peur d'être obligés, par civilité, de prendre le pire.

Avis aux laquais, de changer souvent les assiettes des niais, qui se les laissent emporter par civilité, et sur-

tout de prendre le temps où l'assiette se trouve bien chargée.

On lui attribua aussi les problèmes que nous allons rapporter.

On demande :

I. S'il faut prendre médecine ou non?

Oui, parce que c'est avaler;

Non, parce que les médecines vident l'estomac.

II. S'il faut se curer les dents ou non?

Oui, pour les empêcher de pourrir;

Non, parce que c'est ôter quelque chose de la bouche.

III. S'il faut mâcher ou non?

Oui, parce que c'est jouir plus long-temps du plaisir de manger;

Non, parce que c'est perdre quelques autres morceaux qu'on auroit eu le temps de manger.

On demande :

IV. S'il faut se marier ou non ?

Oui, parce qu'on fait festin ;

Non, parce que c'est prendre une femme qui, tout le reste de sa vie, mange la moitié du dîner,

V. S'il vaut mieux avoir une langue que de n'en point avoir ?

Oui, parce que la langue sert à demander à boire et à manger ;

Non, parce qu'elle emplit la bouche, et fait perdre à table du temps à parler.

VI. S'il faut faire des sauces ou non ?

Oui, parce que cela donne bon goût aux viandes ;

Non, parce que cela ne sert qu'à faire manger aux autres ce qu'on mangeroit bien sans sauce.

VII. Lequel vaut mieux de danser ou de chanter ?

Il vaut mieux manger.

On demande :

VIII. Lequel vaut mieux de dîner ou de souper?

Ni l'un ni l'autre ne sont bons; il ne faut faire qu'un repas qui dure tout le long du jour.

Voici le recueil des apophthegmes qui furent répandus sous son nom :

Il disoit « qu'un oeuf valoit mieux qu'une prune; une » grive que tous deux; un pigeon que tous trois; un » poulet que tous quatre; un chapon que tous cinq, et » ainsi à proportion. »

Un jour qu'il avoit bien soif, et qu'on ne trouva point d'autre vaisseau pour lui donner à boire, qu'un seeau plein de vin, il le tira tout d'une haleine, *et negavit se unquàm jucundiùs bibisse ;* fesant allusion à ce roi, qui dit la même chose, étant contraint de boire dans le creux de sa main, faute d'autre vase.

Comme on parloit un jour d'une grande mortalité : *Tant mieux*, s'écria-t-il, *plus de morts*, *moins de mangeurs*. Il ne reconnoissoit pas d'autres ennemis.

Allant un jour dîner chez un évêque : *Pastoris est pascere*, lui dit-il; *monseigneur*, *je viens dîner avec vous*.

On lui reprochoit un jour d'avoir les yeux plus grands que la panse : *non pas*, répondit-il, *quand j'en aurois cent*.

Il disoit que « Pâques et Noël sont les deux meilleurs » jours de l'année; Pâques, à cause qu'il est le plus » éloigné du Carême; et Noël, parce qu'on y déjeûne » dès minuit. »

Il disoit souvent qu'*il est de la majeste d'un roi de dîner à toutes ses tables*.

Il comparoît les courtisans aux plats qu'un maitres

d'hôtel met sur la table, dont les uns sont, tantôt les premiers et tantôt les derniers, et qui se trouvent tous confondus, quand on vient à laver les écuelles.

Il appeloit les rots (*ructus*), des propos de table.

Il répondit à quelqu'un qui lui reprochoit qu'il mangeoit autant que deux, *que c'étoit à Sparte la marque des rois.*

On lui demandoit un jour ce qu'il falloit faire pour se bien porter : *Trois choses*, répondit-il; *bien manger, bien manger, et bien manger.*

Un jour qu'il mangeoit du potage, quelqu'un lui observa qu'il se brûloit : *Oui*, répondit-il; *mais je mange.*

Comme on lui disoit une fois qu'il falloit se tenir à table

sans se remuer et sans prendre autre chose que ce qui est devant soi, il répondit que *si les Espagnols n'eussent jamais voyagé, ils n'auroient pas gagné l'or des Indes.*

Il disoit que *pour faire que les jours d'hiver fussent aussi grands que ceux d'été, il ne falloit que jeûner jusqu'au soir.*

On lui demandoit un jour pourquoi il cherchoit ainsi les festins : *C'est,* répondit-il, *parce que les festins ne me cherchent pas.* Il ajouta que nos pères avoient appelé leurs festins du mot latin *festinare,* pour montrer qu'il faut toujours se hâter d'y aller.

Une autre fois qu'il étoit bien malade, et qu'on le croyoit près de mourir, on lui fesoit des réprimandes sur ce qu'il buvoit trop pour un homme qui approchoit de sa dernière heure : il répondit qu'il ne buvoit tant que pour *faire jambes de vin.*

Un jour que son confesseur lui remontroit que les Saints avoient eu bien de la peine à aller en paradis en jeûnant: *Je le crois aisément*, répondit-il; *il y a bien loin pour y aller sans manger.*

Avant de finir l'article sur Montmaur, il est important de rappeler ici les différentes significations qu'a eues le mot *parasite*, dans l'antiquité et chez les modernes. Le titre de *parasite* étoit autrefois très-honorable; il a eu le même sort que celui de *philosophe*; le mauvais usage qu'on en a fait les a également décrédités. Les Romains nommoient les parasites *epulones*; ils étoient préposés dans les temples pour recevoir l'offrande des premiers fruits; ils étoient chargés de les distribuer au peuple, et d'en conserver pour les festins consacrés aux divinités. Presque tous les dieux avoient leurs *parasites*, lesquels, disent les historiens, fesoient aussi certains sacrifices avec les femmes qui n'avoient eu qu'un mari. Il est tout simple que des hommes qui mangeoient à la table des Dieux,

et qui étoient si bien avec le Dieu d'Hymen ; que des convives de Jupiter, de Bacchus, d'Apollon, fussent en grande considération chez les peuples ; mais bientôt on s'apperçut que ces messieurs avoient un excellent appétit, et qu'ils mangeoient la part de leurs divins hôtes. Ils finirent par s'avilir, en se ménageant, sous le prétexte du service des Dieux, l'entrée des grandes maisons ; ils s'y conduisirent comme dans les temples; et, tout en louant le maître de la maison, comme ils avoient loué Jupiter ou Hercule, ils dévoroient les mets réservés à la famille. Alors on nomma parasites les flatteurs et les complaisans, qui, pour se procurer un bon dîner, y sacrifioient sans honte la délicatesse et la probité. Les Romains, en les recevant à leur table, usoient du droit de les ridiculiser, de les baffouer, et même de les battre, usage qui ne s'est pas conservé jusqu'à nos jours ; car un parasite est aujourd'hui l'*ami de la maison*, et les louanges qu'il donne sont prises pour de la bonne monnoie. On les trouve fort amusans; et beaucoup de gens qui mangent

leur fortune sans appétit, sont enchantés d'avoir à leur table ces sortes de complaisans, qui dissipent quelquefois l'ennui qu'entraînent les richesses. Il y a plus, les parasites ont été parmi nous de vrais médiateurs entre les différens partis. Tel parvenu qui étoit dédaigné et méprisé par le public, a été d'abord visité par les parasites, qui ont un grand fonds d'indulgence pour tous les hommes chez qui l'on dîne; et les merveilles des cuisiniers ont tellement été prônées dans les salons, qu'on est persuadé aujourd'hui que les parvenus ont un fort bon ton, une éducation achevée, et même qu'ils commencent à parler français.

Malgré les encouragemens qu'on donne à la cuisine, je ne puis m'empêcher, en finissant cette notice, de gémir sur la décadence de cet art précieux; la cuisine, qui est la chimie par excellence, devroit cependant être cultivée avec plus de succès, dans un siècle où les chimistes ont fait tant de progrès. Dans un hiver, nous avons vingt débutantes à l'Opéra ou au théâtre de la Répu-

blique ; nous avons des candidats dans tous les genres, et nous n'avons pas un sujet qui donne des espérances réelles pour la cuisine : ce qui sembleroit contredire le système de la perfectibilité, et ce qui feroit croire que nous ne sommes point dans le siècle des lumières.

29) PAGE 59, VERS 9.

Le bien de leur santé les occupe sans cesse;
Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse.
Ce gibier est trop lourd, et cet autre mal sain ;
Telle chose convient ou nuit au corps humain.

Nous pouvons citer ici le trait de ces deux amis qui, dînant ensemble, s'excusoient l'un et l'autre d'accepter un morceau délicat. Après plusieurs refus de part et d'autre l'un d'eux, pressé plus vivement, dit qu'il le

croyoit d'une digestion trop difficile. *Bah!* reprit l'autre, *est-ce que vous seriez de ces fats qui s'amusent à digérer?*

NOTES

DU

TROISIÈME CHANT.

---

30) PAGE 67, VERS 10.

Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,
Dans un vase grossier fesoit cuire des pois,
Lorsque les envoyés d'une foible puissance
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.

Il y a ici une petite infidélité. Dentatus ne fesoit point cuire des pois, mais bien positivement des raves. Voici ce que dit l'histoire sur Dentatus :

« Curius Dentatus fut trois fois consul, et jouit deux

fois des honneurs du triomphe. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui fesoit cuire des *raves* dans un pot de terre, à la campagne où il s'étoit retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les réfusa, en disant fièrement : « Je préfère ma vaisselle de terre à vos vases » d'or ; je ne veux pas être riche, content dans ma pau- » vreté de commander à ceux qui le sont. »

Voilà la vérité heureusement rétablie. Il ne faut jamais altérer l'histoire, lors même qu'il ne s'agit que de *raves cuites.*

31) PAGE 67, VERS 15.

Citez, pour vous donner un air plus érudit,
La loi qui des Romains condamnoit l'appétit,
Cette loi *famia*, bizarre, impolitique,
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.

Macrobe dit qu'au temps de la loi *famia*, qu'on avoit publiée pour réprimer la débauche du peuple, plusieurs

sénateurs vinrent ivres opiner au sénat sur le salut de la république. Cette loi, entr'autres choses, ne permettoit pas de dépenser plus de cent asses à un repas, *centenos asses*; ce qui revenoit environ à cinquante sols de notre monnoie. La loi *orchia* régloit le nombre des convives qu'on pouvoit inviter...

32) PAGE 68, VERS 4.

Racontez qu'un barbot dans Rome fut payé
Plus de deux cents écus, argent bien employé,
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,
Qu'il ne répondoit plus du salut de l'empire.

Un barbot fut effectivement acheté à Rome jusqu'à deux cent cinquante écus. Ce qui fit dire à Caton qu'il doutoit du salut d'une ville, où un poisson étoit vendu plus cher qu'un bœuf.

14...

33) PAGE 68, VERS 6.

Ajoutez que dans Naple un généreux tyran
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisan.

On attribue ce trait à Mulcasse, roi de Tunis, et cela se passa à Naples.

34) PAGE 68, VERS 8.

Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque;
Ils présentent des faits bien dignes de remarques.

Lisez, pour vous orner l'esprit et vous mettre en état de parler savamment en Gastronomie, la description que Pétrone fait des festins de Trimalcion, c'est-à-dire, de Néron; lisez les Œuvres morales de Plutarque, ses *propos de table*, etc.; les épigrammes de Martial. *Jules*

Cæsar bullengerus juliodunensis è soc. Jesus de conviviis. Guidomi Panciroli rerum perditarum, cum comentariis salmulh, titulum de cibi capiendi modo veteribus usitato. Le petit volume *in*-12 que le fameux écrivain de *la Vie des Papes* a dédié au cardinal Roverella, sous ce titre : *Bap. Platinæ Cremonensis de honestá voluptate et valetudine libri decem.* Dans cet ouvrage, Platina décrit l'art de préparer les mets d'une manière qu'il dit agréable et utile pour la santé...

35) PAGE 68, VERS 10.

Sur-tout si vous voulez charmer vos auditeurs,
Racontez les exploits de quelques gros mangeurs.

Voici les exemples les plus saillans qu'on puisse citer : Maximin mangeoit soixante livres de viande par jour: Albinus engloutit dans une matinée cinq cents figues,

cent pêches, dix melons, vingt livres de muscat, cent becfigues et quarante huîtres. Phagon dévora devant Aurelius un sanglier, un cochon, un mouton et cent pains, et but une pièce de vin. Domitius, africain, et Audebonte, roi d'Angleterre, périrent à table de trop manger. L'histoire romaine nous fournit plusieurs exemples de buveurs extraordinaires, qu'il est bon de citer à table. Les femmes même se livroient au vin; et on en a vu qui, à toutes les santés qu'elles portoient, buvoient autant de coups qu'il y avoit de lettres en leur nom. Pison fut fait prêteur par Tibère, pour avoir bu pendant trois nuits. Flacus eut la province de Syrie pour un pareil exploit. Novellus avala d'une haleine trois grandes mesures de vin, en présence du même empereur....

Le *Journal des Défenseurs*, en rendant compte de *la Gastronomie* avec beaucoup d'indulgence, m'a indiqué l'anecdote suivante :

« Le maréchal de Villars avoit un Suisse qui mangeoit

énormément. Le maréchal un jour le fit venir : Combien mangerois-tu d'aloyaux, lui dit-il ? — Ah ! monseigneur, pour moi falloir pas beaucoup, cinq à six tout au plus. — Et combien de gigots ? — De gigots ! pas beaucoup, sept à huit. — Et de poulardes ? — Oh ! pour les poulardes, pas beaucoup, une douzaine. — Et de pigeons ? — Oh ! pour ce qui est des pigeons, monseigneur, pas beaucoup, quarante, peut-être cinquante, selon l'appétit. — Et des alouettes ? — Des alouettes ! monseigneur, toujours. »

36) PAGE 71, VERS 16.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.

Le bailli de Suffren étant à Achem, dans l'Inde, une députation de la ville vint lui demander audience au moment où il étoit à table. Comme il étoit gourmand et n'aimoit point à être troublé dans ses repas, il imagina plaisamment, pour se débarrasser de la députation, de lui faire dire qu'un article de la religion chrétienne dé-

fendoit expressément à tout chrétien à table de s'occuper d'autres choses que de manger, cette fonction elle-même étant de la plus grande importance. La députation se retira très-respectueusement, en admirant l'extrême dévotion du général français.

37) PAGE 78, VERS 1.

Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parleront long-temps les fastes de la table.

Voici la lettre où madame de Sévigné rend compte de cet évènement à madame de Grignan. Je me suis servi de ses propres termes, autant que la poésie a pu me le permettre :

« Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'étoit point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je

» suis perdu d'honneur ; voici une affaire que je ne sup-
» porterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne ;
» il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner
» des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince ; M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va
» bien ; rien n'étoit plus beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais
» que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout,
» dit M. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. « Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point ; il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va par-tout ; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée ; il lui demande : « Est-ce là tout ? — Oui, monsieur. » Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend

quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffoit; il crut qu'il n'y auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit: « Monsieur, je ne » survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels, qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage... »

NOTES

DU

QUATRIÈME CHANT.

---

38) PAGE 86, VERS 2.

C'est ainsi qu'un héros célèbre à plus d'un titre,
A daigné dans Postdam adresser une Epître
A l'illustre Noël, digne du noble emploi
De commander en chef les cuisines d'un roi.

Le grand Frédéric a adressé l'épître suivante à Noël, son cuisinier : ce n'est assurément pas pour cette épître qu'il a été proclamé grand ; il faisoit les vers en roi qui

a droit de compter sur les applaudissemens, et en philosophe qui préfère la cuisine à la gloire :

Au sieur Noël, maître-d'hôtel.

Je ne ris point; vraiment, monsieur Noel,
Vos grands talens vous rendront immortel.
Sans doute il est plus d'un moyen de l'être;
Qui dans son art surpasse ses égaux,
Qui s'applauit des chemins tout nouveaux,
Est dans son genre un habile, un grand maître;
Des cuisiniers vous êtes le héros.

Vous possédez l'exacte connoissance
Des végétaux; et votre expérience
Assimilant discrètement leurs sucs,
Sait les lier au genre de ses sauces,
Au doux parfum des jasmins et des roses,
Qui font le charme et des rois et des ducs.

Si quelque jour il vous prend fantaisie
D'imaginer un ragoût de momie;
En l'apprêtant de ce goût sur et fin,
Et des extraits produits par la chimie;
L'illusion, le prestige et la faim
Nous rendront tous peut-être antropophages.

Mais non, laissons ces repas aux sauvages;
Même épargnons la chair des animaux;
Prodiguez-nous plutôt ces végétaux;
Ils sont plus sains, plus faits pour nos usages.

Que de filets par vous imaginés,
Que de pâtés par vos mains façonnés,
Que de hachis, de farces délectables,
Dont nos palais toujours enchantés,
Sont mollement chàtouillés et flattés!

Auteur fécond de ces mets admirables,
Que cent festins ne sauroient épuiser,
Vous inventez et savez composer
Ce que jamais aucun de vos semblables
Ne produisit pour s'immortaliser.

Aussi jamais, croyez-moi, la cuisine
Egyptienne, ou grecque, ou bien latine,
Ne pût atteindre à la perfection
Où la porta votre esprit qui combine,
Et votre vive imagination.

Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,
Dans ses banquets, au salon d'Apollon,
Festins fameux que Cicéron renomme,
Ne goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon,

Que cette bombe à la Sardanapale,
Ce mets des Dieux, qu'aucun ragoût n'égale,
Dont vous m'avez régalé ce midi.

Si l'on pouvoit ranimer Epicure;
Si la vertu de quelque saint hardi
Pouvoit encor le rendre à la nature,
Combien Noël en seroit applaudi!
Il choisiroit Noël pour son apôtre:
Il l'est déjà; car son travail vanté,
En tout palais prèche la volupté;
A nous tenter plus séduisant qu'un autre,
Il est vainqueur de la frugalité;
Et surpassant la philosophie antique,
Noël réduit ses leçons en pratique;
Ses mets exquis amorçant les Prussiens,
Les ont changés en Epicuriens.

Au temps passé, la volupté grossière,
Sans méditer sur des mets délicats,
Se contentoit de surcharger les plats,
Pour assouvir sa dent carnassière.
On étoit loin de nos raffinemens,
On ignoroit nos assaisonnemens;
On recherchoit la viande la plus rare:
Ce qui coûtoit le plus, passoit pour bon.

Pétrone ainsi peint le festin bisarre
Que lui donna certain Trimalcion.
On y servoit avec profusion

Des animaux entiers de toute espèce ;
D'un porc sur-tout, le cadavre hideux,
Si révoltant, si choquant à nos yeux,
Fut étalé, rôti tout d'une pièce ;
Dès que ses flancs furent tranchés en deux,
On en tira l'oiseau brillant du Phase,
Chapons, dindons, becfigues et perdrix.
Les conviés tous ravis, en extase,
A cet aspect jetèrent de grands cris ;
Le cuisinier fut loué par bêtise ;
Chacun mangea selon sa friandise ;
On dévora le porc et ses débris.

Qui serviroit à présent à ses hôtes
Un tel repas ? Au lieu d'être loué
Des successeurs des Térences, des Plautes,
En plein théâtre on seroit bafoué.
Les fins gourmets, à table délicate,
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier
Grossièrement travaille à la Sarmate.
On veut sur-tout, qu'habile en son métier,
Par des ragoûts dont la saveur nous flatte,
L'artiste ait l'art de nous rassasier.
Il faut encore, et j'allois l'oublier,
Que toute table élégamment servie,
Evite en tout l'air d'une boucherie ;
Qu'un rôt coupé ne soit jamais sanglant :
Un tel objet d'horreur est révoltant.
n cuisinier qui brigue la louange

Doit déguiser les cadavres qu'on mange.
En cent façons il peut les disséquer;
D'ingrédiens il compose un mélange,
La farce enfin lui sert à tout masquer.

Voilà par où le fameux Noël brille,
Il imagine, et jamais il ne pille
De vieux menus d'autres maîtres-d'hôtels;
C'est un Newton dans l'art de la marmite,
Un vrai César en fait de lèchefrite;
Et, surpassant nos héros actuels,
Il les vaut tous aux palais sensuels.

Mais si ces vers tomboient à l'improviste
Entre les mains d'un bourru janséniste,
Zélé dévôt et prompt à s'enflammer,
Je crois d'ici l'entendre déclamer
Contre ce monstre impie et sybarite,
Qui prôna trop la volupté maudite,
Et vous loger l'auteur, sans le nommer,
Au gouffre affreux que Lucifer habite.

Tout doux, tout doux, monsieur le cénobite;
Plus de bon sens; de grâce, moins d'humeur;
Entre nous deux, c'est la raison, docteur,
Qui seule doit juger notre querelle.
A ses décrets ne soyez point rebelle;
Elle vous dit, si vous pouvez l'ouïr:
« Prétends-tu donc laisser évanouir

» Les dons du ciel qu'il verse en abondance?
» S'il les donna, selon toute apparence,
» Ce fut afin que l'on en pût jouir. »
User de tout, c'est le conseil du sage;
Savoir jouir sans abuser de rien;
Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,
Et bien goûter l'avantage du bien.
Hâtez-vous donc, Noël, servez la table;
Je sens déjà le parfum délectable
De vos ragoûts; on vient me les offrir.
Allons goûter de vos métamorphoses;
Car, puisqu'enfin, si l'on ne veut mourir,
Tout homme doit chaque jour se nourrir,
Ne nous donnez que d'excellentes choses!

39) PAGE 85, VERS 5.

On a senti de loin cet énorme fromage,
Qui doit tout son mérite aux outrages du temps.

Un Allemand nommé Martin Schookius, a fait un livre sur cette sorte de fromage, intitulé *de Aversione Casœi*, de l'aversion du fromage. Je n'ai jamais pu me procurer cet ouvrage, qui auroit été d'un grand prix

pour moi. Cela me fait souvenir d'avoir lu quelque part, qu'un autre Allemand avoit fait un gros livre sur un zest de citron : c'est le comble de l'art et du talent.

FIN.

